l'Europe autour de l'Europe
Les Amis du Festival

A | G | T

EVROPA FILM AKT

7e édition

l'Europe autour de l'Europe

festival de films d'auteur et d'art de la Grande Europe

Paris – Normandie

Silence et bruits

Du 14 mars au 14 avril 2012

www.evropafilmakt.com

Les associations
Evropa Film Akt
Art Gothique Tendre
et
L'AAFEE

présentent

L'Europe autour de l'Europe

Festival de films européens

7ème édition

Silence et bruits

Du 14 mars au 14 avril 2012

Paris

Cinéma l'Entrepôt
Filmothèque du Quartier latin
Institut finlandais
Studio des Ursulines
Maison du Danemark
Maison d'Europe et d'Orient
Musée de Montparnasse
Musée de la Poste
Studio Door
Institut hongrois / Cinéma V4
Centre tchèque à Paris
Centre culturel de Serbie
Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Ile de France

Pantin • Ciné 104

Normandie

Moulin d'Andé • Le théâtre
Mont Saint Aignan • L'Ariel
Bernay • Le Rex
Pont-Audemer • Le Royal
MJC de Bernay

www.evropafilmakt.com

Evropa Film Akt – 22 rue Deparcieux 75014 Paris
Art Gothique Tendre – 7 rue Lobrot 27300 Bernay
leuropeautourdeleurope@gmail.com

Direction et sélection – Irena Bilic
Assistée de – Marie-Noëlle Vallet et Magdalena Petrovic

Documentation, site et catalogue – Marie-Noëlle Vallet, Irena Bilic, Alexandre Grebenkov • **Conception graphique** – Studio Shweb • **Web-master** – Alexandre Grebenkov • **Designer** – Julia Kosmynina

Traduction et sous-titrage – Marie-Noëlle Vallet, Novak Bilic, Irena Bilic, Bethany Haye, Alexandre Grebenkov

Responsable événements – Yvan Fischer

Communication / Presse – Bethany Haye

Coordination : Allemagne – Gisela Rueb • **Arménie** – Ana Zayarina • **Azerbaïdjan** – Eliza Pieter et Christine Blumauer • **Croatie** – Nives Antoljak • **Danemark** – Gitte Neergård Delcourt • **Finlande** – Terhi Toivonenb • **Hongrie** – Gyuri Raduly • **Norvège** – Ellen Jørgensen et Jan-Erik Holst • **Pologne** – Irena Strzalkowska • **République Tchèque** – Martin Bonhard • **Russie** – Alexandre Grebenkov • **Slovaquie** – Alexandra Strelkova • **Serbie** – Dragomir Zupanc • **Suède** – Mary Kraft

Atelier de création sonore – Branislava Stefanovic, Dobrivoje Milijanovic

Réalisation archives, film et spots – L'Europe autour de l'Europe – Les six premières années Irena Bilic, Pat Kogan, Branislava Stefanovic, Dragomir Zupanc • **Photographie** – Vladan Obradovic • **Montage** – Romuald Rocheta • **Son** – Nikola Mladenovic

Remerciements
Alexandre Arondel, Jasmina Bojic, Radmila Cvoric-Petrovic, Monique Gailhard, Martine Lescat, Lav, Thomas Papiernik, Christophe Letournel, Branka Petrovic, Danièle Pourtaud, Tristan Primägi, Myra Prince, Philippe Verger, Ana Zayarina, Nenad Zilic.

Merci à tous les critiques, classiques ou internautes plus ou moins anonymes, venus des quatre coins du monde, qui aiment les films d'auteur.
Dans la mesure du possible nous avons cité nos sources critiques, nous nous excusons pour tout oubli ou erreur.

L'AAFEE
L'Association des Amis du Festival L'Europe autour de l'Europe

Claude Fischer – Présidente
Chantal Laroche – Directrice générale
Marie-France Boudet – Membre du Conseil d'Administration

l'Europe autour de l'Europe
Les Amis du Festival

L'Association des Amis du Festival L'Europe autour de l'Europe a été créée le 15 février à Paris au Musée de la Poste. Jean-Marie Cavada a accepté d'être président d'honneur aux côtés de Claude Fischer, la présidente.

La vocation de l'AAFEE :
– Faire rayonner le Festival.
– Elargir le réseau du public.
– Trouver des fonds pour son développement.
– Accompagner le Festival en régions et dans les pays de l'Europe.

Devenez membre de **l'AAFEE**. La carte donne droit d'entrée gracieuse aux projections, débats et rencontres pendant la période du festival, ainsi qu'à des tarifs préférentiels pour les initiatives liées au Festival au cours de l'année. **Prix :** 40 € (20 € pour les étudiants). **Contact :** Christine Bonnery, c.bonnery@free.fr. **Tel :** +33 6 89 91 48 73

Avec le soutien de La Poste, La Fondation du Crédit Coopératif et de Confrontation Europe.

fondation d'Entreprise LA POSTE

CONFRONTATIONS EUROPE

CREDIT COOPERATIF

LES TRAVAUX PUBLICS FÉDÉRATION NATIONALE

« Puis, j'ai découvert que chaque inflexion de ma voix, chaque mot dans ma bouche était un mensonge, un jeu qui ne servait qu'à couvrir le vide et l'ennui. Il n'y avait qu'une façon de se soustraire au désespoir et à l'effondrement. Se taire. Chercher à parvenir, derrière le silence à la vérité ou du moins à rassembler les ressources dont je peux encore disposer. » *Ingmar Bergman*

Festival L'Europe autour de l'Europe

Chers amis,

Après avoir visionné un nombre impressionnant de films nouveaux de toute l'Europe et après qu'ont resurgi les films qui m'accompagnent, tels de bons amis, depuis des décennies, je vous présente le programme de la septième édition du Festival L'Europe autour de l'Europe. Une fois de plus je constate, que les films se sont organisés d'eux-mêmes pour établir entre eux des correspondances autour de quelques thèmes. Qu'il s'agisse du pouvoir des hommes ou des dieux, des enjeux des mouvements migratoires des individus et des peuples, de la cicatrice intérieure aux destins paradigmatiques du vingtième siècle, apparaît le héros, que nous connaissons pourtant déjà – l'homme bon, l'homme confus, le fou, l'idiot. Enfin on s'identifie ! Il est comme nous – il ne comprend plus rien.

Murnau, Carlsen, Bergman, Petrovic, Babaja... Sokourov et Tarr et quelques jeunes auteurs au talent exceptionnel de la Norvège à l'Estonie, des Tchèques aux Russes. Venez voir leurs films, venez les rencontrer.

Les créateurs vous surprendront encore, cela fait partie de leur travail, y compris la provocation... Ils nous aideront à voir et entendre silence et bruits, à établir notre relation au monde.

Revenons à la Grèce de l'Europe avec le chef d'œuvre « Le pas suspendu de la cigogne » de Theo Angelopoulos présenté à l'ouverture.

La responsabilité du public n'a jamais été aussi grande !

Laissons-nous guider par les innocents – héros de nos films, héros de notre temps.

Excellentes projections et projets,

Irena Bilic
Fondatrice

Index des films

Allemagne année zéro / Germania anno zero 72
Attenberg 88
Au tour des hommes / Steam of Life 19
Bonjour / Dobro Jutro 15
Cinema Komunisto 100
Cria Cuervos 74
Deux plumes vertes / Pan 26
Edvard Munch 94
Elena / Елена 98
Entretien avec Dušan Makavejev 32
Faust 77
Faust, une légende allemande / Faust, eine deutsche Volkssage 59
Génération P / Generation П 39
Gens de Dublin / The Dead 43
Gypsy / Cigán 81
Hamsun 86
Heimat, I et II / Eine deutsche chronik 67
Hongrie 2011 / Magyarország 2011 84
Il était une fois en Anatolie / Bir zamanlar Anadolu'da 28
Il pleut dans mon village (La fin du monde est proche) / Biće skoro propast sveta 64
India Song 35
Infidèle / Trolösa 91
Irène 27
Juha (A.K) 48
Juha (N.T) 82
Just the wind / Csak a szél 37
L'Encens, l'or et la myrrhe / Mirisi, zlato i tamjan 15
L'Idiot / Idioot 73
L'île d'abricots / Marhuľový ostrov 17
La belle vie / The good life 58
La faim / Sult 24
La fleur de mon secret / La flor de mi secreto 8
Le bonheur / Счастье 54
Le bouleau / Breza 15
Le Cheval de Turin / A Torinói ló 83
Le crime de Boris Pasternak / Преступление Бориса Пастернака 101
Le guerrier silencieux / Valhala rising 95
Le Pas suspendu de la Cigogne / Το Μετέωρο Βήμα του Πελαργού 10
Le président / Te President 40
Le silence de Lorna 33
Le survivant / Ni liv 75
Le voleur de lumières / Svet-ake 49
Le voyage perpétuel / Nedarma 51
Leçon de vie 53
Les corps sauvages / Look Back in Anger 69
Les grandes vacances / Dolge počitnice 49
Mélodie pour orgue de barbarie / Мелодия для шарманки 56
Mystère Makavejev / Misterija Makavejev 98
Nói albínói 45
Non ou la vaine gloire du commander / 'Non', ou A Vã Glória de Mandar 62
Oslo, 31 août / Oslo 31.August 85
Otage / Girov 50
Persona 20
Persona non grata 96
Pirosmani / Пиросмани 30
Pointilly 12
Portrait au crépuscule / Портрет в сумерках 61
Procès de Jeanne d'Arc 22
Quatre-vingt lettres / Osmdesá dopisu 44
Qui d'autre à part nous? / Wer wenn nicht wir? 92
Samedi soir, dimanche matin / Saturday Night and Sunday Morning 66
Si seulement chacun / If only everyone 18
Sibérie Monamour / Сибирь. Монамур 70
Sur le départ / Odcházení 41
Tam Tam 13
Terraferma 32
The Box / Kutija 80
Un caïd à l'ombre / Gangsterläufer 79
Un samedi comme les autres / В субботу 55
Vagabonds / Landstrykere 79

Index auteurs

Almodovar, Pedro 8
Angelopoulos, Théo 9
Arrietta, Adolpho 12
Babaja, Ante 14
Bebjak, Peter 17
Belyauskene, Natalia 18
Berghäll, J. et Hotakainen, M. 19
Bergman, Ingmar 20
Bresson, Robert 22
Carlsen, Henning 23
Cavalier, Alain 26
Ceylan, Nuri Bilge 28
Chenguelaïa, Gueorgui 30
Chodorov, Stephan 31
Crialese, Emanuele 32
Dardenne, frères L.et J-P. 33
Duras, Marguerite 35
Fliegauf, Bence 37
Ginzburg, Viktor 39
Guldbrandsen, Christoffer 40
Havel, Václav 41
Huston, John 42
Kadrnka, Václav 44
Kári, Dagur 45
Kaurismaki, Aki 46
Kozole, Damjan 48
Kubat, Aktan Arym 49
Kuliyev, Eldar 50
Lapsui, A. et Lehmuskallio, M 51
Lehman, Boris 52
Medvedkine, Alexandre 53
Mindadze, Alexandre 55
Mouratova, Kira 56
Mulvad, Eva 58
Murnau, Friedrich-Wilhem 59
Nikonova, Angelina 61
Oliveira, Manoel de 62
Petrović, Aleksandar 63
Reisz, Karel 65
Reitz, Edgar 67
Richardson, Tony 68
Ross, Slava 70
Rosselini, Roberto 71
Sarnet, Rainer 73
Saura, Carlos 73
Skouen, Arne 75
Sokourov, Alexandre 76
Solum, Ola 78
Stahl, Christian 79
Stojković, Adrijana 80
Šulik, Martin 81
Tapiovaara, Nirki 82
Tarr, Béla 83
Trier, Joachim 85
Troëll, Jan 86
Tsangari, Athina Rachel 87
Turajlic, Mila 89
Ullmann, Liv 90
Veiel, Andres 92
Watkins, Peter 93
Winding Refn, Nicolas 95
Zanussi, Krzysztof 96
Zupanc, Dragomir 97
Zviagintsev, Andreï 98

Pedro Almodovar

Né en 1951, Pedro Almodovar fréquente un collège de Pères salésiens dès 1960. Arrivé à Madrid en 1967, seul et sans argent, il veut étudier le cinéma. Engagé en 1969 dans une compagnie de téléphone, il y passera 10 ans, il s'offre une caméra Super 8 et se met à tourner dès 1974. Il fréquente le milieu underground et fait aussi partie d'un groupe de punk-rock et d'une troupe de théâtre. L'Ecole Officielle du Cinéma a fermée en 1971.

Son premier long-métrage **Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier** sort en 1980, c'est l'époque de la Movida, mouvement culturel haut en couleur. Vite remarqué il enchaîne les longs métrages et provoque l'enthousiasme. Sa réputation passe les frontières avec **Matador** en 1986. Suivront **Femmes au bord de la crise de nerf** (1988), **Attache moi** (1989).

Talons aiguilles (1991), **Kika** (1993)… Son cinéma est qualifié de baroque, kitsch, parodique, flamboyant, sensuel, provocant… mais ses thématiques se resserrent autour des relations humaines en ce qu'elles peuvent avoir de plus troublant. **Tout sur ma mère** (1998, prix de la Mise en scène à Cannes en 1999 et Oscar du meilleur film étranger en 2000) et **Parle avec elle** (2001) sont de grands succès. Avec **La mauvaise éducation** (2003) il règle ses comptes avec son éducation religieuse. Son dernier film, **La Piel que Habito** (2011) adaptation très libre d'un roman de Thierry Jonquet, a montré sa maitrise de genres nouveaux, le film gothique et noir.

« Selon l'étymologie, 'insolent' vient du mot latin *insolens* qui peut vouloir dire inhabituel et excessif. Almodovar est un excessif harmonieux, un démesuré précis, guidé par la syntaxe résiduelle de toute l'histoire du cinéma » *Manuel Velasquez Montalban, El Pais 23 janvier 1990.*

La fleur de mon secret / La flor de mi secreto

(Fiction, Espagne, 1995, 102', VOSTF)

avec Marisa Paredes, Juan Echanove, Imanol Arias

Les romans à l'eau de rose, qu'elle écrit sous le pseudonyme d'Amanda Gris, n'aident en rien Leo face au naufrage de son mariage et aux décisions qu'elle doit prendre pour venir en aide à sa mère aveugle. Elle est désormais prisonnière d'un univers qu'elle a créé. Elle décide de faire des romans noirs et est engagée à El pais, mais on lui demande d'écrire une critique du dernier livre d'Amanda Gris. Elle ne songe plus qu'à en finir avec la vie.

« La simplicité et la douceur de **La fleur de mon secret** sont soulignées par la trajectoire parallèle d'Angel, un beau jeune homme qui danse le flamenco, et de sa mère Blanca, qui fait le ménage chez Léo (…) ces personnages de gens pauvres qui doivent emprunter des chemins tortueux pour pratiquer leur art viennent rappeler que la liberté de créer est un luxe hors d'atteinte pour nombre d'artistes. (…)

…un artiste totalement maître de sa vision, qui n'a plus besoin de recourir ni à la provocation, ni à l'excès, sans pour autant se rendre aux nécessités du bon goût et de la raison. » *Thomas Sotinel, Les cahiers du cinéma / Le monde 2007 pp58-59.*

Théo Angelopoulos

Né en 1935, Théo Angelopoulos a étudié d'abord le droit à Athènes puis la philosophie et le cinéma à la Sorbonne. Il intègre l'IDHEC (la FEMIS actuelle) en 1962, où son non-conformisme le fait remarquer, et exclure, il est alors proche de Jean Rouch.

De retour en Grèce il travaille comme critique de cinéma de 1964 à 1967, tout en faisant un projet de film qui demeure inachevé. Il réalise un court métrage en 1968, **L'émission**.

En 1970 il produit enfin son premier film, **La reconstitution,** inspiré d'un fait divers, le meurtre d'un émigré de retour au pays. Il réalise ensuite une trilogie sur la Grèce contemporaine: **Jour de 36** (1972), **Le voyage des comédiens** (1975, Prix de la Critique à Cannes), et **Les chasseurs** (1976). Très apprécié des critiques, son esthétisme rebute pourtant le grand public.

Alexandre le Grand (1980) lui vaut le Lion d'Or du film expérimental à Venise. Il commence sa longue collaboration avec le poète et scénariste italien Tonino Guerra et poursuit son étude

de la Grèce et du monde contemporain en abordant toujours la thématique de la frontière, du voyage sous toutes ses formes, du retour, de la quête d'identité et de la perte de repères.

Ils signent de nombreux films ensemble : **Voyage à Cythère** (1984), **L'apiculteur** (1986), **Paysage dans le brouillard** (1988) et **Le Pas suspendu de la Cigogne** (1991) dont le tournage défraya la chronique. **Le regard d'Ulysse** (1995), magistrale errance à travers les Balkans, lui fit vainement espérer la Palme d'Or, finalement reçue pour **L'Eternité et un Jour** (1998). **Eleni : La terre qui pleure** (2004) et **La poussière du temps** (2008) sont les premiers volets d'un triptyque historique que sa mort brutale, le 12 janvier 2012, n'a pas permis de compléter, le tournage de **L'Autre Mer** n'étant pas terminé. Ce film devait évoquer ce qu'il considérait comme la faillite de l'Europe.

« **Le Pas suspendu de la Cigogne** ouvre une trilogie du nouveau monde, sans frontières conventionnelles et arbitraires, peuplé de migrants en mouvement perpétuel, à la recherche d'une vie paisible et d'une co-existence féconde, grâce à la communication entre les hommes. » *Kolovos, Nikos, Le cinéma grec, Cinéma /pluriel, Centre Georges Pompidou, 1995 p173.*

« Entre le cinéma conventionnel et le cinéma d'avant-garde il existe un espace intermédiaire caractérisé par la combinaison généralisée des éléments conventionnels (ou non) dont il est fait usage. Ce cinéma combinatoire introduit également des éléments conventionnels originaux articulés sur les éléments dans une entité nouvelle.» *Thanassis Rentzis, Les avant-gardes au cinéma, 1978.*

« Angelopoulos n'abolit pas les conventions cinématographiques, mais il refuse le conformisme. Il maintient le rapport fondamental représentation/objet mais il le transforme par l'usage de nouveaux modes stylistiques, en variant la structure du récit et la place qu'y tiennent les matériaux d'expression et les codes. Il manie le langage cinématographique comme quelque chose de dynamique, malléable et renouvelable. Dans ce cinéma combinatoire nous pouvons intégrer librement l'œuvre d'Angelopoulos.» *Kolovos, Nikos, ibid., p.163.*

« Angelopoulos est historique et anthropologique. Son cinéma, une combinatoire expressive de poésie sereine et de pensée empirique. » *Kolovos, Nikos, ibid.p.173.*

Le Pas suspendu de la Cigogne / Το Μετέωρο Βήμα του Πελαργού

(Fiction, Suisse/France/Grèce, 1991, 137', VOSTF)

avec Marcello Mastroianni, Jeanne Moreau, Gregory Karr

A la frontière nord de la Grèce des refugiés de diverses nations préparent leur passage vers l'Europe et les tensions sont vives…. Un jeune reporter croit reconnaître dans ce village un homme politique grec qui a disparu de la scène publique assez mystérieusement. De retour à Athènes il retrouve l'épouse de cet homme et la persuade de l'accompagner pour en avoir le cœur net.

« Le plus beau moment du film – un incroyable plan-séquence de 5 minutes 12 secondes ! –, c'est celui où, sur un pont, Jeanne Moreau, l'épouse du disparu, croise Mastroianni en faisant semblant de ne pas le reconnaître. La sensibilité s'allie, alors, à la maîtrise technique : c'est un pur moment de bonheur. » *Pierre Murat, Télérama, 2 mars 2008*

« Il suffit d'un pas en avant, d'un simple déplacement volontaire (et solitaire) d'une frontière abstraitement tracée par la morale officielle et ses coutumes, par les abus de l'histoire et la politique, pour que des habitudes chancellent et que nos sociétés, si fières de se tenir en équilibre malgré d'extrêmes tensions autoritaires contrôlées, basculent du coté du chaos, de la mort, de la vérité stupéfiante. (…) D'une beauté constante en équilibre sur le fil du rasoir, inventive jusqu'au final splendide, (…) l'architecture complexe de cette narration qui donne du moindre événement l'envers et l'endroit, suggérant le possible sous l'impossible, subjugue et, simultanément, démystifie superbement. » *Freddy Buache, Sous tant de paupières, Lausanne : l'Age d'Homme, 2010, p191-93.*

Adolpho Arrietta

Né en 1942 à Madrid, il a réalisé de nombreux films dès les années 60. **Le crime de la toupie** (1965), court métrage de 19' a marqué les esprits. Figure phare du cinéma dit underground, sa liberté d'expression, son inventivité et sa façon de surmonter les difficultés financières et techniques pour faire ses films de façon indépendante lui ont valu beaucoup d'éloges. On a pu le comparer à Cocteau, il a d'ailleurs fait jouer Jean Marais dans son premier film français, **Le jouet criminel** (1969), troisième volet de sa **Trilogie de l'Ange**.

Les intrigues de Sylvia Couski (1975), son premier long-métrage, obtint le Grand prix du cinéma différent au festival de Toulon cette année là. **Flammes** (1978) est un autre long-métrage, qui lui donne une certaine consécration critique. **Grenouilles** (1983), **Vacanza permanente** (2006), **Dry martini** (2008) sont quelques uns des courts ou très courts métrages qu'il réalise.

Une rétrospective complète a eu lieu récemment à New-York (Anthology Film Archives) et le numéro 39 du magazine *Vertigo* lui a été consacré en 2011.

A l'occasion de la sortie de sa trilogie en dvd on a pu (re) lire :

« Un jeune espagnol hors de tout système, de tout groupuscule, de toute influence, impressionne en 16mm (puisque le cinéma pour lui ne saurait être une profession) de déchirants et calmes délires où se lit, mieux qu'en des réquisitoires, l'état d'esprit d'une génération pour qui la poésie est aujourd'hui le seul refuge et le seul combat praticable... » *Jean-André Fieschi Cahiers du Cinéma, 1964 (re-voir.com)*

« Cinéaste-toupie », Adolpho Arrietta se prête à ce jeu d'artifices en apportant ses jouets du désir : ailes d'ange, globes terrestres, collier magnétique, grenouilles dorées… et ce « musée d'objets perdus » nourrit sans cesse la rêverie de ses « films-aquarium ». *Éditorial Vertigo 39*

Pointilly

(Fiction, France/Espagne, 1972, 26')
avec Françoise Lebrun, Dyonis Mascolo, Xavier Grandes, Virginie Mascolo

« *Marguerite Duras avait écrit un article très beau sur la première version, mais je crois que son texte s'accorde mieux avec la dernière version. Je l'ai beaucoup coupé au montage dernièrement. (…) La tristesse qui est là ne me gêne pas. Elle est devenue une atmosphère. J'ai enlevé la gravité. Le film est resté suspendu dans l'air, comme un nuage.* »

Tam Tam

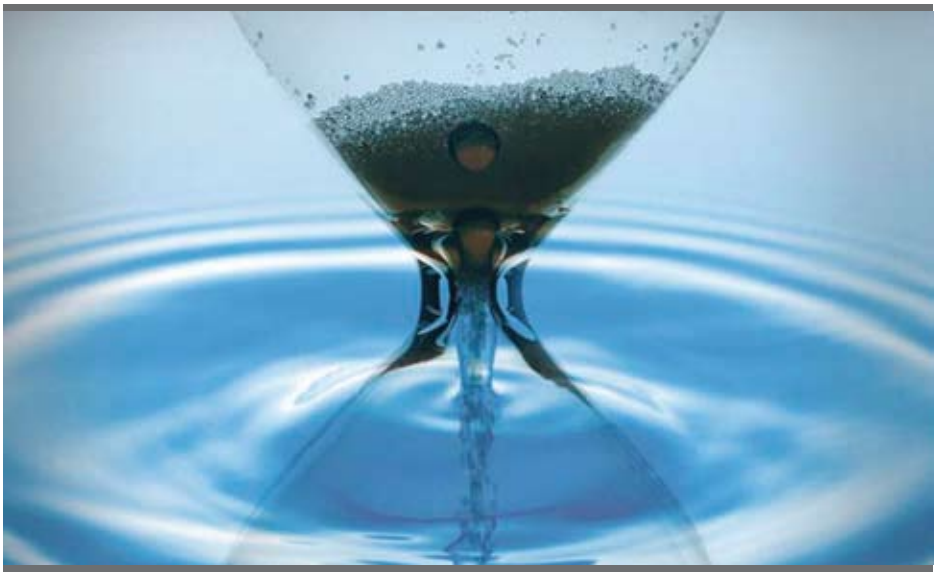
(Film expérimental, France/Espagne, 1976, 58')
La venue d'un ami est l'occasion pour un groupe d'intellectuels en mal d'existence de préparer une fête. Portrait sans complaisance des adeptes de St Germain des Prés, TAM TAM est un film prémonitoire.

Ante Babaja

Ante Babaja (1927-2010) est né en Croatie. Après des études à Zagreb il a commencé à travailler comme assistant en 1949, avant de tourner son premier film en 1961, **Les vêtements neufs du roi**, adaptation du conte d'Andersen. Après quelques films expérimentaux il réalisé **Le bouleau**, considéré comme son chef-d'oeuvre. Puis il ne tourna plus que des documentaires, à l'exception notable de **L'or, l'encens et la myrrhe** en 1971, **Pays perdu** en 1980, pour lesquels il reçut beaucoup d'éloges. Professeur à l'Académie des Arts dramatiques de Zagreb, il a reçu la médaille Vladimir Nazor pour son mérite et son aura.

Il a une place indélébile dans le cinéma moderne. Il est revenu à l'expérimentation avec la petite caméra qu'il a appris à utiliser pour filmer ses derniers mois de vie.

« Depuis le jour où j'ai découvert les films, il n'y a eu pour moi qu'une seule sorte de film, le film d'art. J'ai toujours insisté sur le film d'art. Bien sûr il y a toute sorte d'autres films, mais il n'y en a qu'une qui m'intéresse, le film d'art. » *Entretien avec Damir Radic (hfs.hr)*



Le Bonjour / Dobro Jutro

(Documentaire, Croatie, 2007, 92', VOSTF)

Essai sur la vie, et la mort prochaine de l'auteur qui, dans ce documentaire réutilise des fragments de ses films pour entrainer le spectateur à l'intérieur de son expérience intime.

L'Encens, l'or et la myrrhe / Mirisi, zlato i tamjan

(Fiction, Yougoslavie, 1971, 99', VOSTF)

avec Sven Lasta, Ivona Petri and Milka Podrug-Kokotović

Après la guerre un couple dans la misère s'occupe d'une dame très vieille et très riche autrefois. Méditation et allégorie sur le thème de la chute.

Le bouleau / Breza

(*Fiction, Yougoslavie, 1967, 92', VOSTF)*

avec Manca Košir, Fabijan Šovagović, Velimir 'Bata' Živojinović

Une jeune femme fragile et douce, comme un bouleau parmi les hêtres de la campagne croate, vient hanter son époux après sa disparition tragique. D'après Slavko Kolar.

« Il y a du naturalisme dans la boue et les rides sur les visages de paysans, mais par le travail du photographe inspiré Tomislav Pinter, ces éléments sont stylisés. (…) L'approche naturaliste (anti-pastorale) de l'environnement rural se combine harmonieusement avec des stylisations qui penchent vers la méditation. On ne peut qu'utiliser le naturalisme quand on peint les éléments rudes d'un milieu social ou naturel. (…) On ne peut faire que stylisations penchant vers la méditation si on choisit un style d'images et un style de montage qui rappelle les célèbres peintres naïfs croates.

Les situations sont fréquemment montrées comme des tableaux mis en scène, style qui garde une bonne distance et qui stimule l'approche plus globale et méditative de la situation montrée. Pinter utilisait fréquemment des filtres pour assombrir le ciel, travaillant avec soin à l'éclairage des scènes d'intérieur, tandis que Babaja n'hésite pas à utiliser le montage pour intensifier une situation, en mettant en jeu une interprétation plus symbolique.» *Damir Radic (hsf.hr)*

Peter Bebjak

Né en 1970, diplômé de la faculté de théâtre, de Cinéma et de Télévision de l'Académie d'Art et Musique de Bratislava. En tant qu'acteur il a travaillé pour plusieurs théâtres slovaques et pour la télévision. Il a joué dans des films connus comme **Hana et ses frères**, **Quartétto** et **Unfaithful games**. Il travaille comme producteur de séries et de documentaires de télévision. Actuellement il réalise une série sur les prisons pour femmes, Odsúdené.

L'île d'abricot / Marhulòvý ostrov

(Fiction, Slovaquie, 2009, 102', VOSTF)

avec Szidi Tobias, Attila Mokos, Peter Nádasdi, Györgyi Cserhalmi

Une jeune fille suscite la passion, et donc la rivalité, de deux frères. Les habitants du village proche, indifférents, regardent leur vie défiler. Le seul témoin de cet amour naissant, caché et tragique est la beauté des paysages des rives du Danube.

Le film parle avec sérieux de la co-existence de deux peuples de cultures différentes, sans didactisme, de façon suggestive, mêlant éléments tragiques et comiques, et chantant de façon lyrique la beauté du Danube, des levers et couchers de soleil et la rondeur des abricots.

Natalia Belyauskene

En 2005 Natalia Belyauskene a réalisé une comédie **Backup instinct**. En 2007 elle et Evgeny Vaskevich ont réalisé une comédie, **Le trésor**.

Si seulement chacun / If only everyone

(Fiction, Arménie, 2012, 92', VOSTF)

avec Mikael Poghossian, Yekaterina Shitova

Gurgen, ancien combattant des forces de libération du Haut-Karabakh, est un homme qui inspire le respect, sinon la peur. Une jeune fille russe, dont la mère arménienne fut tuée par les azéris, lui demande de l'aider à retrouver la tombe de Sasha Maslennikov, son père, elle veut y planter un bouleau. Ils se mettent en route et c'est pour lui un douloureux voyage dans le passé. Ils découvrent que la tombe est de l'autre coté de la frontière, en territoire azéri. Après bien des épreuves et des péripéties, un berger azéri les aide enfin à planter l'arbre, lui a perdu un enfant aussi dans cette guerre et aimerait en faire autant sur sa tombe…

Nul n'a été épargné par cette guerre, les gens dispersés, toutes les familles durement touchées et ce film aborde un sujet très délicat dans cette région. Ce film pose les questions que tout le monde se pose, des deux côtés sans aucun doute : pourquoi cette guerre?

Joonas Berghäll et Mika Hotakainen

Né en 1977 à Kemi (Finlande) Joonas Berghäll suit des études de cinéma à l'Université de Tampere. Il réalise et produit des films depuis 1998 avec sa société Oktober.

Né en 1977, Mika Hotakainen est diplômé en cinéma de l'Université d'Helsinki. Depuis 1998, il travaille pour la télévision et le cinéma et réalise des films courts et longs.

En 2004 les deux hommes ont réalisé **Freedom to Serve.**

Au tour des hommes / Steam of life

(Documentaire, Finlande, 2010, 82', VOSTF)
avec Pekka Ahonen, Timo Aalto, Aarne Aksila, Martti Ahman

Beaucoup de poésie et d'émotion dans ce documentaire tourné pendant 3 ans sur les routes finlandaises à la découverte de ce qui se dit dans ces saunas. Des corps et des cœurs sont mis à nu par la caméra dans ces lieux faits pour se débarrasser de toutes les toxines de la vie.

Les confidences masculines sont ponctuées d'épisodes drôles et l'ensemble a été très apprécié par les festivaliers du monde entier. Dans la lignée de **Kitchen Stories** (Norvège/Suède 2003) et de **Cool and Crazy** (Suède/Norvège 2001) ces deux documentaristes finlandais viennent peaufiner des portraits d'homme bien loin de tous les clichés.

Ingmar Bergman

Ernst Ingmar Bergman (1918-2007) s'est imposé comme l'un des plus grands réalisateurs de l'histoire du cinéma en proposant une œuvre s'attachant à des thèmes métaphysiques, familiaux et à l'analyse des comportements du couple.

Fils d'un pasteur luthérien, Ingmar Bergman reçoit une éducation austère mais ouverte sur les arts. Il commence des études à l'université de Stockholm mais se consacre rapidement au théâtre. A 20 ans, il devient metteur en scène d'un théâtre de Stockholm où il fait jouer des pièces de Shakespeare et de Yeats. Son premier film, **Crise** (1946) influencé par le réalisme poétique du cinéma de Marcel Carné, exprime le mal de vivre de la société suédoise. C'est grâce à **Sourires d'une nuit d'été**, récompensé au Festival de Cannes en 1955, que le style de Bergman est connu du grand public. En 1974, le réalisateur connaît sûrement ses plus grands succès au cinéma. Avec **Cris et chuchotements** et **Scènes de la vie conjugale**, il se révèle à un public plus large. Sa carrière est marquée par **Fanny et Alexandre**, Meilleur film étranger aux Oscars en 1983, mais aussi par son chef-d'œuvre, **Persona**, qui pose la question de la condition de l'artiste dans le monde. Son œuvre dévoile une conception tragique de la vie, pose les questions existentielles douloureuses qui ne cessent de le hanter, et révèle une tension permanente entre le puritanisme de son éducation et les illusions de la liberté sexuelle. En 1997, le Festival de Cannes lui décerne, à l'occasion des 50 ans de la manifestation, la «Palme des Palmes», une récompense que le secret Bergman n'est pas venu chercher, lui qui déclara à la revue Positif en 2001 : « Tout ce qui m'a jamais intéressé, c'est d'accomplir un vrai bon travail d'artisan. »

Persona

(Fiction, Suède, 1966, 80', Couleur, VOSTF)

avec Liv Ullmann, Bibi Anderson, Margaretha Krook, Gunnar Björnstrand

« Sonate pour deux femmes » comme le décrivit Bergman, Persona est l'histoire d'Elisabet, actrice qui craque à la fin d'une représentation d'Electre et ne prononcera qu'un seul mot dans le film. Alma l'infirmière chargée de s'occuper d'elle va s'efforcer de la faire s'exprimer et peu à peu leurs identités vont déteindre l'une sur l'autre.

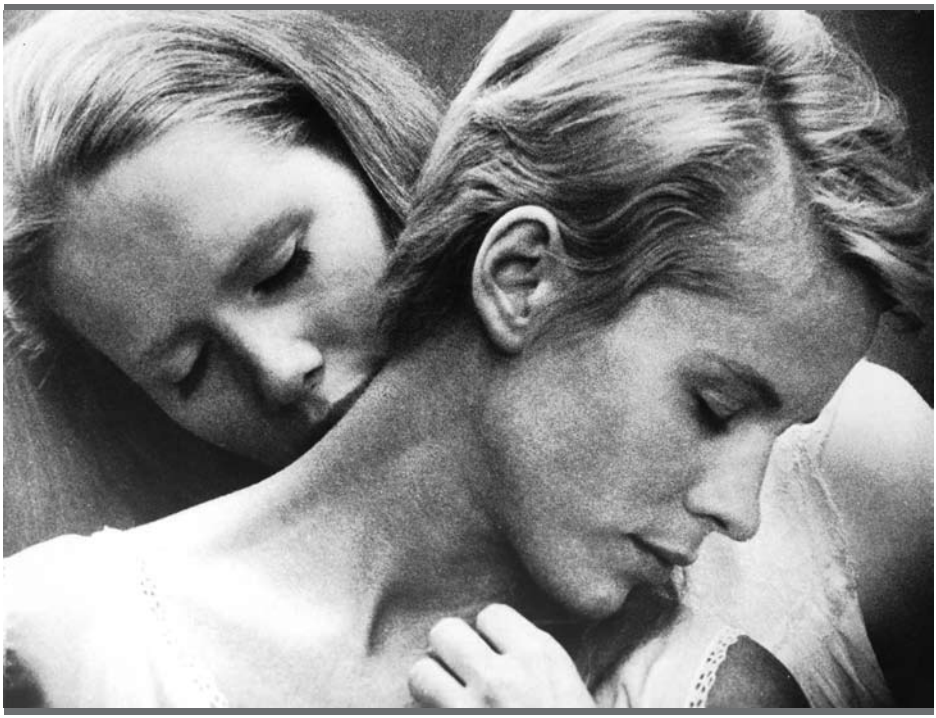
Ingmar Bergman :

« Puis, j'ai découvert que chaque inflexion de ma voix, chaque mot dans ma bouche était un mensonge, un jeu qui ne servait qu'à couvrir le vide et l'ennui. Il n'y avait qu'une façon de se soustraire au désespoir et à l'effondrement. Se taire. Chercher à parvenir, derrière le silence, à la vérité ou du moins à rassembler les ressources dont je peux disposer.» «J'ai dit un jour que **Persona** m'avait sauvé la vie. Ce n'était pas une exagération. Si je n'avais pas trouvé la force de faire ce film là j'aurais sans doute été un homme fini. Et une chose qui a son importance, pour la première fois je ne me suis absolument pas soucié de savoir si le résultat serait ou non un succès auprès du public, l'évangile selon lequel il fallait être toujours compréhensible et dont on m'avait

rebattu les oreilles depuis le temps où je faisait le nègre au département des manuscrits chez Svensk Filmindustri pouvait enfin aller au diable (là où est sa place!) Je sens aujourd'hui que dans **Persona** – et plus tard dans **Cris et chuchotements** – je suis arrivé aussi loin que je peux aller. Et que j'ai touché là, en toute liberté, à des secrets sans mots que seul le cinéma peut découvrir. » *Images, Gallimard, 1992.*

« …avec **Persona**, il a réalisé un de ses films les plus nus, tendus et intenses. Le titre fait référence aux masques du théâtre antique, qui indiquaient le rôle que jouaient les acteurs.

'Persona' est également une expression du gourou de la psychanalyse C. G. Jung, que Bergman avait étudié à une certaine période. Ce terme désigne ici le personnage social qui, s'il a l'utilité et le caractère indispensables d'une façade, risque bien souvent de nous dissimuler sa nature individuelle, de se défendre, décevoir lui-même et les autres, s'adapter. » *Face à face, Liv Ullmann et le Cinéma, 2005, Institut du film norvégien, série 13, p21*.



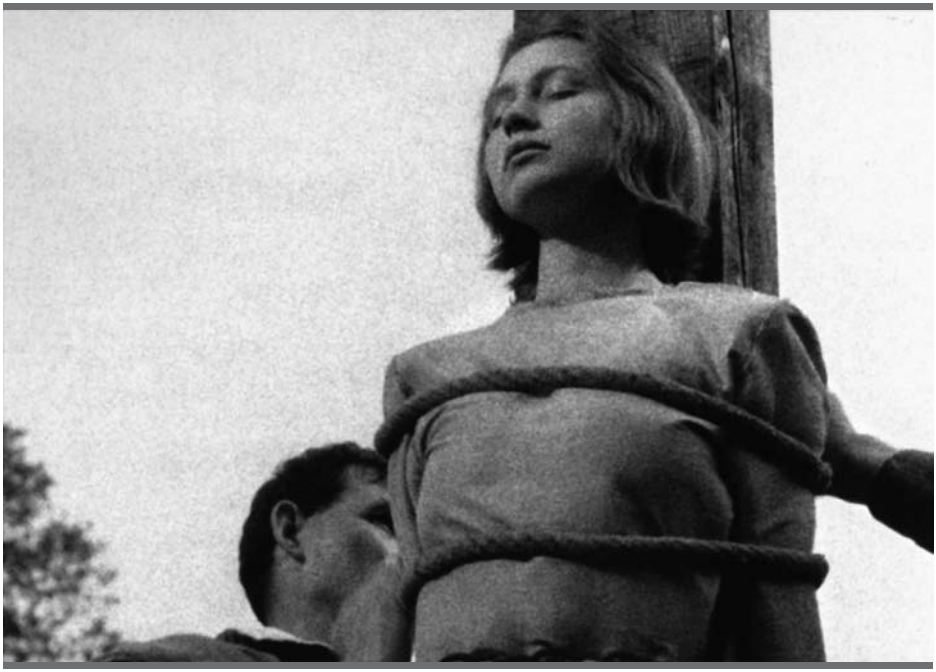
Robert Bresson

Robert Bresson (1901-1999) débute sa carrière par la peinture avant de s'attacher au cinéma. Ce n'est qu'en 1943, après plus d'un an de captivité en Allemagne, qu'il réalise son premier grand film, **Les anges du péché**. Ce film annonce déjà l'extrême austérité stylistique de son travail. En quelques films comme **Les dames du bois de Boulogne** (1945), **Le journal d'un curé de campagne** (1951), **Un condamné à mort s'est échappé** (1956) ou **Pickpocket** en 1959, il impose un univers spirituel tragique. Son œuvre est marquée par une redéfinition de la narration, un nouveau rapport entre l'image et la parole et une priorité à l'intériorité des personnages. Il tourne son dernier film, **L'argent**, en 1983.

A un journaliste qui l'interrogeait sur son passé, il répondait en 1983 : « Avez-vous vu mes films ? Alors vous en savez sur moi autant que j'en sais moi-même. » (*Cité dans Les cahiers du cinéma / Le Monde, Bresson, Collection Grands Cinéastes 2007, p.11*)

Procès de Jeanne d'Arc

(Fiction, France, 1962, 65', NB)
avec Florence Carrez, Jean-Claude Fourneau, Roger Honorat, Marc Jacquier
Reconstitution du célèbre procès par un des maîtres du cinéma français.



« Seule contre tous Jeanne se bat, sa force est dans la maîtrise du rythme, dans sa capacité à surprendre la machination politico-ecclésiastique qu'est le procès. Le film en fait une subtile chorégraphie de petits gestes, de phrases lâchées comme des coups, une authentique mise en scène de combat. (…) Procès de Jeanne d'Arc est une des plus belles déclarations d'amour, à une figure féminine comme à l'idée de liberté qui jamais éclaira l'écran…» *Jean-Michel Frodon, Ibid., p.10-11*

« J'avais à craindre la lenteur, la pesanteur du procès. Aussi j'attaque le film et je le continue dans un rythme très rapide. On peut écrire un film avec des croches et des double croches parce qu'il est de la musique. » *Robert Bresson cité par Jean Semolué dans Bresson, cité dans ibid, p.10.*

Henning Carlsen

Henning Carlsen est né en 1927 à Aalborg (Jutland/Danemark). Il doit interrompre ses études à cause de la guerre. Au cours de plusieurs voyages en France, il manifeste un intérêt profond pour le cinéma.

En 1948, il est engagé dans la société de production Minerva Film à Copenhague. Il y devient rapidement assistant-réalisateur et travaille sur de nombreux films publicitaires et industriels. A partir de 1949 il écrit ses premiers scénarios et réalise ses premiers films de commande : **L'apprentissage du moulage** et **La maison de poupée.** En 1953 il entre au Nordisk Film Junior, où il travaille comme réalisateur. Il contribue à la réalisation des versions norvégiennes de films étrangers. Cette même année, il réalise cinq films de dix minutes sur le Danemark pour Walt Disney. C'est avec la trilogie de documentaires (inspirés par Jean Rouch et Edgar Morin) **Les vieux** (1961), **Portraits de famille** (1964) et **Les jeunes** (1964) qu'il va connaître une réelle notoriété. En choisissant le "cinéma vérité", il rompt avec la tradition du film documentaire danois, qui jusqu'à cette époque était surtout influencé - à travers Theodor Christensen et Jørgen Roos - par le documentaire classique anglais.

Après plus de 40 court-métrages en 14 ans, Carlsen s'attaque à la fiction et réalise son premier long-métrage **Dilemme** en 1962. Ce film marque également le début de sa collaboration avec le chef-opérateur Henning Kristiansen qui imprime désormais son style sur presque toutes les fictions de Carlsen.

Pour ses deux films suivants, **Epilogue (**1963) et **Les chattes** (1965), Carlsen confie la musique à Krzysztof Komeda (également compositeur de Roman Polanski). A partir de 1964 Carlsen se lance, parallèlement au cinéma, dans la mise en scène de théâtre. En 1966 il est reconnu sur le plan international grâce à un grand succès : l'adaptation pour le cinéma du premier roman de Knut Hamsun, **La faim**. Ce film est un des piliers du cinéma moderniste nordique. Après ce film, la critique cinématographique voit en Carlsen un nouveau Dreyer.

En collaboration avec Poul Borum il adapte le roman burlesque et érotique **Sophie de 6 à 9** (1967), de Jens August Schade et le roman satanique d'Aksel Sandemose **Nous sommes tous des démons** (1969). En 1971, Carlsen et Jorgen Roos, s'intéressent à la révolte des jeunes de l'époque à travers une communauté aisée de Hellerup, il en résulte un long-métrage à caractère documentaire, **Avez-vous peur ?**

Pour sa première comédie populaire, écrite en collaboration avec le poète Benny Andersen, **Comment faire partie de l'orchestre ?** (1972), Carlsen se montre également solidaire du monde ouvrier. La collaboration avec Benny Andersen se prolonge avec la production française de **Un divorce heureux** (1975), sélectionnée au Festival de Cannes. Toujours en collaboration avec Andersen, Carlsen revient à la comédie nationale populaire danoise avec **La disparition de Svante** (1975).

Carlsen reprend ensuite l'écriture de ses scénarios en solitaire. Il renoue avec les thèmes du début de sa carrière en sortant de l'oubli un ancien roman ouvrier de 1940 : **Un rire sous la neige**. Ce roman, inspiré par Hamsun, traite de la crise des années trente. Ce film et son thème ont un grand impact sur le Danemark de 1978.

En 1978, Carlsen prend la relève de Dreyer comme directeur du Cinéma Dagmar au centre de Copenhague mais il est brusquement écarté de ce poste en 1981. Ce fait provoque chez lui une crise personnelle et économique, qu'il décrit dans **La bourse ou la vie** (1982).

Puis, Carlsen retourne à la thématique artistique qu'il avait déjà abordée dans **la faim**. Le film sur Gauguin, **Le passage du loup** (1986), écrit avec Jean-Claude Carrière, décrit un artiste talentueux (joué par Donald Sutherland), rendu improductif par l'incompréhension de son époque. Et en 1995, Carlsen referme le cercle en adaptant pour le cinéma un autre roman de Hamsun, **Deux plumes vertes**.

Henning Carlsen est une référence dans le cinéma danois : au delà de toutes ces activités de création, il fut membre du bureau de l'Institut de Film Danois de 1983 à 1986. Il enseigne à l'Ecole de Cinéma du Danemark et est, avec Jorgen Roos et Knud Pedersen, à l'origine de la création en 1993 de l'Université Européenne de Cinéma d'Ebeltoft.

Adapté de Carl Nørrested, Docteur ès lettres de cinéma de l'Université de Copenhague. Traduction de Godfried Talboom (http://www.festival-larochelle)

La faim / Sult

(Fiction, Denmark/Norvège/Suède, 1966, 111', NB, VOSTF)
avec Per Oscarsson, Gunnel Lindblom, Birgitte Federspiel
En 1890 un jeune écrivain, réduit à la misère, va de souffrances en souffrances… Oslo.
(Prix d'interprétation masculine à Per Oscarsson au Festival de Cannes 1966
Prix Bodil du meilleur film en 1967)
La faim et la solitude torturent l'aspirant écrivain Pontus, dont nous suivons les errances

mélancoliques à travers la ville de Christiana/Oslo. Il déambule à la recherche de journaux qui accepteraient de le publier. Sans logis et sans le sou il ne veut demander aucun secours. L'arrivée d'une figure féminine qu'il surnomme Ylajali, par les espoirs et les déceptions qu'elle provoque en lui, accélère son grand départ. D'après Knut Hamsun.

Le son électronique de la musique de Krzysztof Komeda est un élément marquant de cette œuvre centrale du cinéma danois, marquée également par les changements de point de vue dans le film, tels que le souligne le montage de Carlsen.

« Les tableaux de la vie urbaine livrée aux promenades cérémonieuses, à la souffrance et aux havres dérisoires des soupes populaires gagnent le caractère expressionniste d'un portrait d'artiste (on pense à la peinture de Munch), rongé par la solitude et par son idéal. Sa faim ne relève pas seulement de la physiologie, mais elle s'établit au plan de la morale comme un appel à la dignité. Ce vertige, ce délire et ce foisonnement réaliste ne facilitaient pas l'adaptation à l'écran de cette coproduction de la Norvège, de la Suède et du Danemark ; elle doit l'essentiel de sa réussite à Gunnel Lindblom (venue du **Silence** de Bergman) et à Per Oscarsson (venu de **Ma sœur mon amour** de Vilgot Sjöman), ici d'un prodigieux élan troué d'illuminations tragiques. » *Freddy Buache, Sous tant de paupières, L'Age d'Homme, Lausanne, 2010, p. 82.*

Deux plumes vertes / Pan

(Fiction, Norvège/Danemark/Allemagne, 1995, 115', VOSTF)

avec Lasse Kolsrud, Sofie Gråbøl, Bjørn Sundquist

Thomas, parti loin de la Norvège, se souvient de sa rencontre avec Edvarda dans ce petit village du Nord de leur pays, de leur amour passionné, et de la tragédie qui y mit fin. D'après un roman de Knut Hamsun.

Alain Cavalier

Né en 1931, de son vrai nom Léon Fraissé, Alain Cavalier à été l'assistant de Louis Malle, et ses premiers longs métrages **Le combat dans l'île** (1961) et **L'insoumis** (1964) le vouent quasiment au pilori. Le succès arrive avec **Mise à sac** (1967) et **La chamade** (1968).

Il reste ensuite huit ans sans tourner, et les films qu'il fait alors sont plus expérimentaux (**Le plein de super** en 1976 et **Martin et Lea** en 1978), voire totalement déroutants, (**Ce repondeur ne prend pas de messages**, 1979 et **Un étrange voyage**, 1980). Avec **Libera me** 1993, film sans dialogue, il retourne au thème de l'oppression et de la torture.

En 1986 il revient sur le devant de la scène avec **Thérèse**, qui obtient à Cannes le Prix du Jury, et est plébiscité aux César avec 6 récompenses dont celles du Meilleur film et du Meilleur réalisateur.

Alain Cavalier abandonne la fiction intégrale et ne se consacre plus qu'à des (auto) portraits: **René** (2002), **Le filmeur** (2005), **Irène** (2009) et **Pater** (2011).

Irène

(Documentaire, France, 2009, 83')
Des années après sa mort brutale 'Irène frappe à la porte' comme le dit Alain Cavalier, alors il n'a pas d'autre choix que filmer pour tenter de reconstituer l'étoffe de l'aimée et la profondeur de leur amour.

« Depuis **La rencontre**, en 1996, les films d'Alain Cavalier sont singuliers : ils tiennent à la fois du journal intime et du cinéma épistolaire. Ils ressemblent à des lettres adressées au spectateur, qui peut reconnaître la voix familière du signataire : timbre empreint de modestie, débit qui hésite ou s'emballe soudain... Cavalier s'est peu à peu détourné du cinéma traditionnel pour tourner seul, en vidéo numérique. Il a organisé sa vie - presque monacale - autour de ce micro-artisanat du filmage quotidien. » *Aurélien Ferenczi, Télérama 28/10/2009*

« **Irène** est non seulement un film bouleversant, mais c'est aussi un moment révélateur dans l'oeuvre d'Alain Cavalier. Car il permet de comprendre à quel point la disparition programmée mise en scène dans **Ce répondeur ne prend pas de message** était annonciatrice du mouvement intime de cette oeuvre, qui s'est reconstruite

dans le renoncement à peu près total aux codes du spectacle cinématographique. Cette ascèse aura simplement mis trente ans à avouer son nom. Comme la poésie de Francis Ponge, née d'un « drame de l'expression » relatif à une indicible douleur, elle adopte « le parti pris des choses » et donnant la parole aux morts chuchote la grande prosopopée du monde. » *Jacques Mandelbaum, Le Monde, 27/10/2009*

Nuri Bilge Ceylan

Né à Istanbul en 1959, Nuri Bilge Ceylan a partagé son enfance entre ville et campagne. Tout en faisant des études techniques, il fréquenta assidûment la cinémathèque d'Istanbul et se prit de passion pour la photographie, passion qui ne l'a jamais quitté. Après quelques voyages et son service militaire il s'inscrivit en 1989 à un cours de cinéma à l'Université de Mimar Sinan mais, se trouvant trop âgé, il ne le suivit que deux ans. En 1993 il tourna dans un court métrage de Mehmet Eryılmaz, durant lequel il s'initia à tous les métiers du cinéma, achetant plus tard la caméra Arriflex 2B utilisée pour ce film. En 1993 il tourna **Koza** premier court métrage turc présenté à Cannes en 1995. Les longs métrages de sa trilogie dite provinciale, **Kasaba** en 1997, **Nuages de mai** en 1999 et **Uzak** en 2002 ont leur source dans ce premier court métrage et furent l'occasion pour lui de ne tourner qu'avec des amateurs (parents et amis) et d'endosser toutes les fonctions liées au tournage. Sa reconnaissance à Cannes où Uzak reçut le grand prix en 2003 le fit découvrir. 2006 **Les climats** remporta le prix FIPRESCI. En 2008 **Les trois singes** fut nominé aux Oscar et obtint le prix de la mise en scène à Cannes. En 2009 il fit partie du jury de Cannes. **Il était une fois en Anatolie** lui valut une nouvelle fois le Grand prix du Jury à Cannes en 2011.

« Formé à l'école de Bresson, d'Ozu, d'Antonioni, de Kiarostami, il développe, dans un cinéma de la rigueur, de l'ellipse, de la contemplation, une vision à la fois drôle et désenchantée de l'homme moderne » *Jean Serroy.* Entre deux siècles. *20 ans de cinéma contemporain. Editions la Martinière, 2006.*

Il était une fois en Anatolie / Bir Zamanlar Anadolu'da

***(**Fiction, Turquie, 2011, 150', VOSTF)*
avec Muhammet Uzuner, Yılmaz Erdoğan, Taner Birsel, Fırat Tanış
(Grand Prix du Jury à Cannes 2011)
Procureur, médecin, policier et suspect de meurtre scrutent la terre pour retrouver le corps de la victime. Cette virée nocturne tourne à la farce ou se prête à des confidences entre les protagonistes, la fatigue et les pressions de la bureaucratie mettent à nu les faiblesses de chacun dans un univers où les femmes, absentes ou muettes, s'imposent comme essentielles dans les drames découverts au cours de ce périple.

Polar nocturne et labyrinthique qui, peu à peu, s'achemine vers la fable métaphysique, non dépourvue de l'ironie propre au cinéaste, c'est aussi un poème aux superbes images, qui multiplie les fausses pistes pour conduire à un dénouement magnifiquement simple.

La direction d'acteurs frappe par son minimalisme et sa justesse; pas un geste superflu, pas un froncement de sourcil qui n'émeuve. L'éclairage splendide sert l'expressivité de ces visages qui se défont sous nos yeux : tachés de sang, transpirant, creusés, angoisse à fleur de peau.

… Pas un gramme de musique pour détendre ce que la mise en scène a noué, par delà l'intrigue. Les premières lumières du jour éclairent les doutes d'hommes qui cherchent un sens au mal qu'ils côtoient, rêvent de quitter cette campagne anatolienne, ou espèrent encore transmettre aux générations futures une justice qui prendrait le pas sur l'atavisme de la vengeance. *Elise Domenach, Positif, novembre 2011*

A propos du prologue : « Si vous voulez trouver quelque chose il faut d'abord vous perdre. Je voulais en effet que les spectateurs n'aient pas plus de repères que les personnages et que, peu à peu, ils apprivoisent la lumière…Il ne me semblait pas essentiel de montrer ce qui est arrivé. »

« J'ai conscience que c'est un film difficile pour le spectateur, mais je revendique en même temps la présence d'un contenu. Il n'y a rien sur l'écran que je ne puisse justifier (…) A tous les stades de mon travail, de l'écriture du scénario au montage, je m'interrogeais sur chaque détail. Or, si vous ne vous préoccupez que du style, vous ne vous embarrassez pas de questions sur la logique du récit ou sur la psychologie des protagonistes. » *Entretien à Cannes, 2011 avec Michel Ciment et Yan Tobin (Positif, ibid.)*

« On peut décrypter ce titre - **Il était une fois en Anatolie** - de diverses manières. Comme une antiphrase qui signifierait qu'à part sa durée le film de Nuri Bilge Ceylan n'a strictement rien à voir avec les chorégraphies baroques de Sergio Leone. Il est plus raisonnable d'y voir avant tout une indication de lieu. On dirait que la désolation de ce plateau qui ondule sans fin est l'aboutissement d'une trop longue liaison avec le genre humain. Et de fait, les hommes d'**Il était une fois en Anatolie** semblent d'abord porter en eux toute la lassitude du monde. » *Thomas Sotinel, http://www.lemonde.fr*

Gueorgui Chenguelaïa

Gueorgui Chenguelaïa est né en 1937. Il est diplômé du VGIK (Institut national de la cinématographie) en 1963. Il fut l'élève de Dovjenko et de M. Tchaoureli. Il a d'abord travaillé comme acteur puis comme réalisateur à partir de 1966. En 1985 **Le voyage d'un jeune compositeur** lui a valu le prix du meilleur réalisateur à Berlin. Il a tourné un dernier court métrage en 1999 **L'amour dans une vigne.**

Pirosmani / Пиросмани

(Fiction, URSS, 1969, 96', VOSTF)
avec Spartak Bagachvili, Dodo Abachidze, Givi Aleqsandria
Le célèbre peintre naïf géorgien du 19ème siècle a souffert de la misère dont il était témoin. Il vendait ses tableaux pour le prix d'un repas quand il a été remarqué, mais l'exposition organisée ne lui a pas fait obtenir la reconnaissance qu'il méritait.
(Grand Prix du Festival de Chicago, 1970)

« Le film est merveilleux, à la fois comme vision de l'art et occasion de réflexion sur l'art ». *Marcel Martin, Le cinéma soviétique éd. L'Age d'Homme, 1993. (kinoglaz.fr)*

Stephan Chodorov

Stephan Chodorov est américain, il écrit et produit pour la télévision. Pendant quinze ans il anime une émission hebdomadaire sur Creative Arts Television qui servait de vitrine à des artistes pointus, des écrivains, poètes, metteurs en scène, musiciens et artisans des années 60 et 70. Cet entretien avec Dušan Makavejev, fait en 1978, dernière année de l'émission, n'a jamais été diffusé. On peut consulter les archives très riches sur catarchive.com

Entretien avec Dušan Makavejev

(Documentaire, USA/France, 1978, 28', VOSTF)
Dušan Makavejev, réalisateur et écrivain, parle de sa vie et de son travail avec le critique du film John Simon. Lors de cet entretien, Makavejev s'exprime sur ses films : ***L'innocence sans protection***, ***Une affaire de cœur***, ***WR : Mystères de l'organisme***, ***Sweet Movie*** *et d'autres.*

Collectif

Visions d'Europe

(Collectif, Danemark, 2004, 75', VOSTF)
25 pays, 25 visions, 25 courts métrages de fiction autour de l'Europe de 2004.
Jan Troëll, Béla Tarr, Martin Sulik, Damjan Kozole, Aki Kaurismaki, Sharunas Bartas ont été déjà à l'affiche de l'Europe autour de l'Europe.

Lars Von Trier (Zentropa) a produit ce panorama de L'Europe par vingt cinq cinéastes, état des lieux de la diversité et de la liberté de ces créateurs, courts regards sur l'Europe.

Fatih Akin - **Die alten bösen Lieder**, Barbara Albert – **Mars**, Sharunas Bartas – **Children Lose Nothing**, Andy Bausch – **The Language School**, Christoffer Boe – **Europe Does Not Exist**, Francesca Comencini – **Anna Lives in Marghera**, Stijn Coninx – **Self Portrait**, Tony Gatlif – **Paris by Night**, Sasa Gedeon – **Unisono**, Christos Georgiou – **My Life on Tape**, Constantine Giannaris – **Room for All**, Peter Greenaway - **European Showerbath**, Miguel Hermoso – **Our Kids**, Arvo Iho – **Euroflot**, Aki Kaurismaki – **Bico**, Damjan Kozole – **Europa**, Laila Pakalnina – **It'll Be Fine**, Kenneth Scicluna – **The Isle**, Martin Sulik – **The Miracle**, Malgorzata Szumowska – **Crossroad**, Béla Tarr and Agnes Hranitzky – **Prologue**, Jan Troell – **The Yellow Tag**, Theo Van Gogh – **Euroquiz**, Teresa Villaverde – **Cold Wa(te)r**, Aisling Walsh – **Invisible State**

Emanuele Crialese

Né en Italie en 1965, il a obtenu son diplôme de cinéma à l'Université de New York en 1995. En 1998 il réalise **Once We Were Strangers** sur le rêve américain puis retourne en Italie. **Respiro**, son film suivant est tourné à Lampedusa. En 2007 **Golden Door** évoque la Sicile du début du 20ème. **Terraferma** est né de son choc en revisitant Lampedusa sept ans après son premier film.

Terraferma

(Fiction, France/Italie, 2011, 98', VOSTF)
avec Filippo Pucillo, Donatella Finocchiaro, Mimmo Cuticchio
Le périple de 'ceux qui n'ont pas coulé', leur courage et leur détermination pour atteindre l'Europe d'un coté, et, de l'autre, l'accueil réservé sur une île touristique en Méditerranée où quelques familles vivent encore de la pêche.
(Grand Prix du Jury à la 68ème Mostra de Venise)

« Avec la même exigence formelle, Emanuele Crialese retrouve ce qui a fait la réussite esthétique de **Respiro** et **Golden Door**. Traversé par des élans contemplatifs et des ellipses sous-marines élégiaques, **Terraferma** est un nouvel hymne à la liberté, à l'ailleurs et à l'océan. Si les immigrés africains veulent toucher la terre ferme, le film n'est jamais aussi beau que lorsque le cinéaste filme les personnages pris par des vagues mélancoliques ou meurtris par l'écume de la nostalgie. »
NS http://www.excessif.com/

Jean-Pierre et Luc Dardenne

Nés en Belgique (Luc en 1951 et Jean Pierre en 1954) ils ont fondé en 1975 la maison de production Dérives. Leur premier film n'a pas d'écho, le second ne sort qu'en Belgique. C'est **La promesse** qui les révèle aux critiques et au public. Les mêmes acteurs se retrouveront dans **Rosetta** qui remporte la palme d'Or à Cannes en 1999. **L'enfant**, en 2005, est encore un opus dans la même veine sociale, et leur vaut une seconde palme d'Or. Avec **Le gamin au vélo**, Grand Prix à Cannes ils offrent un film plus optimiste, tout en gardant leur art et regard acéré sur les tragédies individuelles

Le silence de Lorna

(Fiction, Belgique, 2008, 105')
avec Arta Dobroshi, Jérémie Rénier, Fabrizio Rongione
Pour ouvrir un snack avec son amoureux Sokol, Lorna, jeune Albanaise immigrée à Liège, devient complice d'un truand, Fabio. Sur ses instructions, elle épouse Claudy,

héroïnomane à la dérive, afin d'obtenir la nationalité belge. Pour éviter que la police ne soupçonne un mariage blanc, Fabio a prévu de tuer Claudy. Nul ne s'inquiétera de la disparition de cette pauvre épave. À condition que Lorna garde le silence...

« Circulation, mouvement, échange. Le film s'ouvre sur des billets de banque, à un guichet une jeune femme à l'accent d'Europe Centrale dépose une petite somme, demande rendez-vous pour un prêt. La fluidité est dans la circulation de la monnaie, dans le rythme des échanges entre Lorna et le caissier, dans la manière de filmer : une action, un plan. La caméra est mobile, sans aucun effet de surlignage ni de rupture. Les personnages ont des choses à faire et les font, le cinéaste les filme, et voilà. « Le » cinéaste ? Les frères Dardenne sont deux, mais pour nous spectateurs ils sont un cinéaste : un regard, une sensibilité, une pensée du film, c'est-à-dire du monde et de la manière de le filmer. Depuis **La promesse** en 1996, chacun de leurs films manifeste un ensemble de choix de mise en scène d'une cohérence imparable. À cet égard, Lorna apparaît comme l'opposée, ou plutôt la symétrique, de Rosetta. À la dépense éperdue d'énergie pour sa survie de la jeune femme d'il y a neuf ans correspondait la frénésie de la caméra collée à ses basques, à Lorna l'immigrée venue des Balkans correspond ce mode de représentation en mouvement, où l'instabilité reste possible (tournage en caméra portée), mais où les événements se produisent selon un enchaînement qu'il s'agit de contrôler, et qui semble pouvoir l'être. »
Jean-Michel Frodon (cahiersducinéma.com) juin-juillet 2008.

Marguerite Duras

Marguerite Duras (1914-1996), romancière et dramaturge, a participé, entre 1960 et 1966 à des nombreux films en tant que scénariste et dialoguiste, dont l'adaptation de son **Hiroshima mon amour** d'Alain Resnais (1960). Son premier film en tant que réalisatrice est tourné en 1969, **Détruire dit-elle**. C'est **India Song**, présenté à Cannes en 1975 qui fera couler le plus d'encre. Suivront **Baxter, Vera Baxter** (1976), **Des journées entières dans les arbres** (1976) et sept autres jusqu'en 1985.

India Song

(Fiction, France, 1974, 120')

avec Delphine Seyrig, Michael Lonsdale, Mathieu Carriere

Delphine Seyrig et Michael Lonsdale prêtent leurs traits et leurs voix aux deux protagonistes, la femme de l'ambassadeur et le vice-consul, réunis le temps d'une soirée à l'ambassade de France à Calcutta.

« Les écrivains qui se mêlent de cinéma ressemblent souvent à l'albatros de Baudelaire. Ils se cognent à l'argent, se cognent au metteur en scène et à son équipe, à la caméra, à la lumière, se cognent à tout. On finit par les mettre dans un coin, les voilà grouillauds ès lettres, préposés aux intrigues et dialogues, ce qui est bien peu. C'est qu'ils passent directement du roman au film, dont ils sont aussi fondamentalement éloignés, en dépit des apparences, que les animaux de la terre des poissons des grands fonds. Ceux qui échappent à cette règle puisent ailleurs leur force. Cocteau dans le somnambulisme de la poésie, Pasolini dans le goût des allégories et des contes, Robbe-Grillet dans ses propres fantasmes. Et Duras ? Dans le théâtre, sans doute. Le théâtre ne lui a pas donné seulement l'habitude des acteurs, mais l'habitude aussi de la concision et du silence – de tout ce qu'il peut y avoir dans un simple « oui » ou dans l'indication « (un temps) », par quoi l'écrivain ajoure ses mots d'un peu de mystère ou de nihilisme, et qui est un assentiment, déjà, à l'image pure. Cette ascèse conduit à une autre, qui est moderne (brechtienne), mais élisabéthaine déjà – qui est le théâtre même - : le sens de la suggestion. Un rideau, un éclairage, des voix en coulisse suffisent à évoquer des années et des mondes avec beaucoup plus d'intensité que la reconstitution réaliste. **India Song** a d'abord été une pièce et l'on a oublié, devant le miracle du film, que presque toutes ses ruses de lustres, de miroirs et de voix off étaient d'abord et déjà prévus pour la scène. (…)

India Song, film-étalon quant à lui, est l'un des vingt grands films de l'histoire du cinéma).

(…) Forte d'une bande sonore qui est un monde à elle seule, la cinéaste filme deux heures d'images qui sont le socle visible, mais aussi l'équivalent et la commémoration de ce monde enfoui.

(…) Elle est une cinéaste libre qui commet ce sacrilège et nous offre ce plaisir de plus en plus menacé : sans rien renoncer des pouvoirs de l'image, faire resplendir dans les salles les vertus de la parole littéraire. Faire le cinéma de la littérature. »

Dominique Noguez, Marguerite Duras oeuvres cinématographiques, Edition Vidéographique critique, 1984

Marguerite Duras:

« …Le travail sur les voix a été le plus long de tous. Plus long que le montage – le montage-images. J'ai fait des prises de son partout : dans des églises, dans des lieux très bruyants, dans des caves, dans des couloirs, chez moi, chez ma monteuse, un peu partout…J'ai toujours été sensible aux voix entendues par hasard, en lambeaux, dans des lieux publics, dans des cafés, dans des cours d'immeubles, très fort, des enfants qui jouent, des gens qui se parlent, même un bref instant. A Paris, je le fais souvent, j'ouvre mes fenêtres en été. Pour entendre ces rumeurs-là. Et je pense qu'elles témoignent de Calcutta, ces voix.

Elles témoignent de l'Ambassade de France. Elles témoignent de l'Asie, colle les cris des oiseaux, qui sont terribles dans **India Song** ; ils crient tous comme des oiseaux de proie… Vous savez, la Mendiante, on ne sait pas ce qu'elle dit. Dans les conversations, on comprend un tout petit peu. India Song, c'est un film en partie – à 80% – sourd et aveugle : ou on ne voit pas, ou on voit très mal. Et on n'entend pas, ou on entend très mal. Il y a des voix qui émergent de ça. De ce désordre. De cette nuit. De cette surdité. Elles sont très rares. Mais alors, quand on les entend, quelle fête ! »

Bruno Nuytten :

« Ce qui était intéressant, c'est que Marguerite travaillait un peu comme un pionnier, enfin…comme les gens qui ont découvert le cinéma. Parce qu'elle était écrivain et qu'elle avait, depuis longtemps, je crois, envie de faire des films. Parce qu'elle avait assisté à des tournages et que d'autres cinéastes s'étaient emparés de ses textes pour faire des films. Donc elle découvrait le cinéma avec un œil tout à fait neuf, et moi aussi par la force des choses, puisque je débutais. » *Entretien avec Dominique Noguez et Bruno Nuyten, directeur de la photographie dans ce film*.

Bence Fliegauf

Né à Budapest le 15 août 1974, **Benedek Fliegauf** est considéré comme l'un des plus grands représentants du cinéma hongrois contemporain.

A la fois auteur, réalisateur et ingénieur du son, il signe en 2003 ***Forêt***, son premier film, qui remporte le prix du Meilleur premier film au Festival de Berlin. Le long-métrage est d'ailleurs choisi pour représenter la Hongrie pour la cérémonie des Oscars l'année suivante. ***Dealer***, son second film, suit le premier et repart une fois de plus de la Berlinale avec le prix du public et a remporté des prix dans cinquante autres festivals. En 2007, il se lance dans le film expérimental en signant Milky Way, dont il compose également la musique. Léopard d'or à Locarno en 2007, le film continue sa tournée des festivals internationaux et remporte un franc succès. Avec **Womb** (2010), présent au festival 2011, Fliegauf signait un conte de fée mâtiné de référence au mythe d'Orphée et Eurydice.

Son prénom Benedek est devenu Bence dans ses dernières apparitions et déclarations publiques.

Just the wind / Csak a szél

(Fiction, Hongrie/Allemagne/France, 2012, 91', VOSTF)
avec Lajos Sárkány, Katalin Toldi, Gyöngyi Lendvai, György Toldi

Le temps d'une journée ce film suit une femme, qui s'occupe de son père invalide, et ses deux enfants, l'une aime l'école, l'autre, le fils Rio, a d'autres préoccupations. Lorsqu'ils se quittent le matin pour aller vaquer à leurs occupations nous savons qu'ils ne seront plus jamais tous ensemble.

(Ours d'argent au festival de Berlin 2012)

Scènes de racisme ordinaire, que ce soit au travail, à l'école ou dans la rue par le biais d'une conversation entendue par hasard entre deux policiers. Le film donne un bon aperçu de la haine tenace des Roms qui habite désormais la population hongroise et qui ne semble plus surprendre personne, même pas les personnes touchées.

Benedek Flieghauf a déclaré qu'il avait tenu à montrer des Roms isolés et non à reproduire ces images folkloriques (chants, danses et lamentations) qui l'ennuient profondément quand on traite des gitans. C'est ainsi que Rio devient une sorte de Huckleberry Finn, sur le qui-vive, prêt à toutes les aventures et, ignorant des tenants et aboutissants, il n'en est que plus intéressant. Fliegauf insiste sur sa fascination pour les adolescents et leur rapport au monde.

Le tournage de ce film et sa vie lui font affirmer : « Bien sûr le racisme est contagieux aussi chez les Roms, où il se manifeste d'une façon plus alarmante encore : il prend surtout la forme de la haine de soi. A mon avis, ce tableau de la société des Roms est en réalité la version tragi-comique de ce pays lui-même. »

« …la violence qui nous attend à la fin de cette journée est annoncée sur un carton-titre au début du film, ce qui ajoute un sentiment d'appréhension constant, intensifié par l'absence presque totale de musique et la proximité de la caméra avec les personnages. Dans son approche technique, le film évoque assez **Dealer**, le film qui avait révélé Benedek Fliegauf au grand public. » *Boyd van Hoeij, http://cineuropa.org*

Viktor Ginzburg

Né à Moscou en 1959, Viktor Ginzburg vint à New-York avec sa famille à 15 ans. Il y a suivi ses études à la NY School of Visual Arts. Vivant à Los Angeles il s'est spécialisé dans les clips publicitaires et musicaux, il a tourné deux documentaires **Hurricane David** (1980) **Alien Probe** (1985). En Russie en 1993 il tourne un long pseudo-documentaire sur la révolution sexuelle en Russie **The Restless Garden** qui lui ferme des portes. Ayant acquis les droits sur le roman de Pelevin, aucun studio n'accepte de soutenir ce premier long-métrage, il a donc financé **Génération P** entièrement et a mis cinq ans à le réaliser, sous les auspices du Gorky Film Studio.

Génération P / Generation П

(Fiction, Russie, 2011, 112', VOSTF)

avec Vladimir Epifantsev, Mikhail Efremov, Sergei Shnurov, Andrei Fomin, Aleksandr Gordon, Ivan Okhlobystin

Une bande son très énergique, un rythme puissant, un portrait de la Russie des années 90, des thèmes iconoclastes, et des scènes parodiques hilarantes, font un film punk et post-perestroïka dont le héros n'arrête jamais… D'après Viktor Pelevin. (Globe de Cristal au festival de Karlovy Vary)

« Dans le fond, ce film n'a pas vraiment de sujet. Tout est dans le rythme, le divertissement et, n'ayons pas peur du mot, dans la portée philosophique. Finalement, je suis flatté que les critiques trouvent que mon film est très proche du texte, ça signifie que j'ai réussi à transmettre l'esprit et le sens profond du roman. » *Viktor Ginzburg*

Christoffer Guldbrandsen

Christoffer Guldbrandsen est né au Danemark en 1971. Bien que ses premiers documentaires sur la politique aient déplu à certains de leurs protagonistes, Guldbrandsen continue de fréquenter les couloirs des hauts lieux de la politiques et de recueillir des confidences. Aussi, après **The Road to Europe** (2003, sur l'intégration de la Turquie) et **Vote for change** (2009, qui a ruiné la carrière de Nasser Khader au Danemark), il 'récidive' avec **The President** qui devrait passer sur les chaines de télévision dans douze pays.

Le président / The President

(Documentaire, Danemark, 2011, 52', VOSTF)

de Christoffer Guldbrandsen

Enquêtant sur la prochaine élection d'un président européen, le réalisateur interroge les présidents en place d'hier et d'aujourd'hui, qui se livrent avec une candeur frisant l'imprudence, révélant leurs capacités d'intrigue et leurs antipathies. Ainsi Giscard d'Estaing, Silvio Berlusconi, Gerhard Schröder et Joschka Fischer sont parmi les épinglés de ce documentaire qui ne manque ni d'humour ni de légèreté salutaire.

Václav Havel

Né en 1936 à Prague, il est décédé en décembre 2011.

Dramaturge et célèbre dans les années 60 avec ses pièces liant le théâtre de l'absurde à la veine kafkaïenne, il s'était ensuite lancé dans la politique et avait passé cinq ans dans les geôles communistes, comme dissident, avant de devenir chef de l'Etat jusqu'en 2003.

Sur le départ / Odcházení

(Fiction, République Tchèque, 2011, 90', VOSTF)
avec Josef Abrham, Dagmar Havlova Veskrnova, Barbara Seidlova
Une comédie douce amère qui raconte l'histoire d'un chancelier sur le point de quitter le pouvoir. Il voit tout à coup son monde s'écrouler et son entourage le trahir, dans une confrontation sans merci avec son successeur peu scrupuleux. Havel s'est inspiré librement du « Roi Lear » de Shakespeare et de la « Cerisaie » de Tchekhov.

(12 nominations pour les prix Český lev – Lion tchèque le 3 mars 2012).

Le film porte sur le grand écran la pièce de théâtre du même nom, écrite par Vaclav Havel après la fin de son mandat présidentiel et présentée en première à Prague en mai 2008. Il s'agit d'une première incursion dans le cinéma de Václav Havel. L'artisan

de la « Révolution de velours » anti-communiste de novembre-décembre 1989 a avoué ressentir une « satisfaction intérieure », après avoir tourné ce film pendant l'été 2010.

« En fait, j'ai toujours rêvé d'être un cinéaste », a indiqué M. Havel, originaire d'une famille d'entrepreneurs qui possédait les principaux studios de cinéma de Prague.

« Unissons l'Europe à la base du legs de Havel » : tel est le titre d'une réflexion publiée ce mercredi sur le site Aktualne.cz dans laquelle le journaliste et écrivain Tomáš Klvaňa constate que « l'Europe vit une crise de sa légitimité, attendant une nouvelle vision, une identité nouvellement définie » et propose de mettre en valeur une approche 'tchèque' :

« Lorsque l'on parle aujourd'hui des intérêts tchèques, on n'évoque en général que les intérêts économiques. Ces jours-ci, il s'avère pourtant que nous pouvons offrir à l'Union européenne le legs de Václav Havel tel un nouvel éthos de l'unification européenne. La liberté, l'honnêteté, la dignité, la solidarité, l'humour, la tolérance, la compréhension de la complexité de la vie et l'indulgence face à l'imperfection de l'homme, autant de valeurs qui lui étaient chères et qui peuvent servir de base d'un programme politique qui permettrait aux Tchèques de se sentir Européens... et de comprendre que l'identité européenne, culturelle et politique ne fait qu'accentuer leur propre identité. » (*radio.cz*)

« L'on ne peut défendre avec succès l'universalité des droits de la personne que si l'on en cherche la racine spirituelle véritablement universelle. Autrement dit, si l'on s'efforce de chercher ensemble ce qu'une majorité de cultures a de commun. » *Václav Havel, invité en mars 1998 à ouvrir la 54ème session de la Commission des Nations Unies pour les Droits de l'Homme.*

John Huston

Né dans une famille de comédiens, John Huston fait ses premiers pas sur scène à l'âge de trois ans et entame une carrière d'acteur qu'il abandonne pour s'engager dans la Cavalerie. En 1932, il obtient avec l'aide de son père un contrat de scénariste chez Universal et participe à l'écriture de trois films, dont **'Double assassinat dans la rue Morgue'** de Robert Florey. En 1938, il signe un nouveau contrat de scénariste aux studios de la Warner Bros et participe à **'L'insoumise'** en 1938 et à **'La Grande évasion'**. Il fait alors pression sur le studio pour pouvoir diriger son propre film **'Le Faucon maltais'** (1941), l'adaptation du roman éponyme de Dashiell Hammett. Un succès inattendu, qui reçut une nomination aux Oscars pour le meilleur scénario. Il enchaîne ensuite les films à succès, notamment avec **'Les désaxés'** en 1961 et **'L'homme qui voulait être roi'** en 1975, qui lui valut une nouvelle nomination pour l'Oscar du meilleur scénario. John Huston décline dans chacun de ses films ses thèmes fétiches : l'échec, le pouvoir

et la vanité des hommes. **The Dead** est la dernière de ses nombreuses adaptations, il avait déclaré qu'il portait ce projet depuis 1956 et décrit cette nouvelle « comme un morceau de musique, avec des thèmes qui apparaissent et disparaissent à plusieurs reprises ».

Gens de Dublin / The Dead

(Fiction, Royaume-Uni/Irlande/Etats-Unis, 1987, 83', VOSTF)
avec Anjelica Huston, Donal McCann, Dan O'Herlihy
Amis et parents sont réunis un soir d'Epiphanie en 1904 chez les demoiselles Morkan. On chante, on danse, on se confie, on se régale et on évoque les disparus, on parle de mode et de politique aussi. Il neige sur Dublin et l'ombre de la mort plane sur la fête.

« It was always a great affair, the Misses Morkan's annual dance. Everybody who knew them came to it, members of the family, old friends of the family, the members of Julia's choir, any of Kate's pupils that were grown up enough, and even some of Mary Jane's pupils too. Never once had it fallen flat. » *James Joyce, début de la nouvelle.*

« Rien n'est dit, le visage, le corps de l'actrice demeurent suspendus, et jamais comme à cet instant, me semble-il chaque fois que je revois cette œuvre, l'émotion n'a été aussi palpable, à portée, parce que ce plan, d'une extrême simplicité, donne à voir,

l'indicible, le rend visible, présent au monde, ni ancien ni nouveau, mais immédiat, parce que le cinéaste presque mort y tire sa révérence à la luminosité de la vie dans le regard de sa propre fille, conférant une évidence physique et concrète à ce passage de la nouvelle : il y avait de la grâce et du mystère dans son attitude, comme si elle était le symbole de quelque chose (…) Lointaine musique, c'est ainsi que s'appellerait le tableau s'il était peintre. »

Fin de partie ? Nouveau monde invisible et visible, des deux cotés à la fois, comme un palindrome ? Faut-il embarquer ?

George Henri Morin cité par Freddy Buache dans John Huston, le Blasphème et a Mort. *Lyon: Aléas, 2007, p122-123.*

Ce film fait partie des 100 meilleurs films des Cahiers du Cinéma (liste publiée en 2007)

Václav Kadrnka

Né en 1973 en Tchécoslovaquie, il a rejoint son père en Grande-Bretagne en 1988. Il est rentré en 1992 et a effectué des études d'Arts du spectacle à la FAMU de Prague. Ses films d'étudiant ont rencontré beaucoup de succès de par le monde et il est producteur, scénariste et réalisateur. **80 Lettres** est son premier long-métrage.

Quatre-vingt lettres / Osmdesá dopisu

(*Fiction, République Tchèque, 2011, 75', VO)*
avec Zuzana Lapčíková, Martin Pavluš, Gerald Turner
A l'origine du film se trouvent quatre-vingt lettres que la mère du réalisateur Václav Kadrnka a écrites à son mari exilé en Grande-Bretagne. Le film raconte une journée dans la vie de cette femme, une journée qu'elle passe à taper aux portes des bureaux des autorités, à demander des cachets et des signatures, à remplir des formulaires, tout cela avec un seul but : acquérir le consentement des autorités communistes pour pouvoir, avec son fils, rejoindre son mari. (Primé au festival de Thessalonique 2011)

« Le spectateur s'en aperçoit dès les premières prises de vue : **Quatre-vingt lettres** est un film particulier qui se distingue de la production cinématographique contemporaine. C'est un film intimiste et minimaliste, silencieux. Un film qui semble lent et pauvre en action, mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse : le drame caché d'une famille à la fois unie et séparée y est bien présent. L'histoire se déroulant en mars 1987, en Tchécoslovaquie socialiste, et puisqu'il s'agit d'émigration, qui relève de l'interdit et du secret, le silence s'impose. Les lieux, les rues, les couloirs des institutions, dégagent parfaitement l'ambiance d'époque, son anonymat, sa vétusté et son indifférence, sans que la caméra ne nous montre un seul symbole communiste. Les gens se parlent rarement, nous les voyons de dos, ou alors nous ne percevons que leurs mains ou leurs pieds.

Le film est rythmé par le claquement des talons, par la marche rapide, déterminée, de la mère. Elle est incarnée par une musicienne renommée, Zuzana Lapčíková, chanteuse, joueuse de cymbalum et spécialiste du folklore morave. » *Magdalena Hrozínková (Entretien du 12 mai 2011 entre Václav Kadrnka et Magdalena Hrozínková sur wwww.radio.cz)*

Dagur Kári

Né à Paris en 1973, il s'est formé au cinéma au Danemark entre 1995 et 1999, son film de fin d'études **Lost Week-End** obtient de nombreux prix dans des festivals internationaux (Brest, Angers, Poitiers, Munich et Tel Aviv)

Nói albínói est son premier long-métrage en 2002, il en a composé aussi la musique.

En 2010 il réalise **The Good Heart** dont l'action se situe à New-York (Grand Prix au festival de Cinéma Américain de Deauville 2009).
Il partage sa vie entre le Danemark et l'Islande.

Nói albínói

(Fiction, Danemark/Islande/Allemagne, 2003, 93', VOSTF)
avec Tomas Lemarquis, Elin Hansdottir, Thröstur Leo Gunnarsson
Portrait de l'adolescent Noy et d'une petite communauté islandaise confinée dans le froid, dont il se sent écarté. Il préfère se terrer, et se nourrir de rêves d'évasion, avec son amie Iris.

« Nourri d'une atmosphère propre à la nature et à la géographie islandaises, le film, du fait de son ancrage nordique, donne au thème universel du passage à l'âge adulte une résonance à la fois très originale et symbolique. » *Jean Serroy. Entre deux siècles 20 ans de cinéma contemporain. Editions de la Martinière, 2006, p. 431.*

Aki Kaurismaki

Aki Kaurismaki est né en 1957 à Orimattila. Formé sur le tas, à la différence de son frère Mika, avec qui il tourne plusieurs documentaires et films jusqu'en 1983 il fréquente assidûment la cinémathèque d'Helsinki. Il propose des articles dans la revue de Peter von Bagh, qui allait écrire en 2006 un livre sur lui avec les Cahiers du Cinéma! Il a réalisé son premier long-métrage en 1981. Il est aussi écrivain et a fait plusieurs adaptations littéraires réussies avant **Juha**.

Grand Prix du Jury en 2002 pour **L'homme sans passé**
Prix Louis Delluc en 2011 pour **Le Havre**

« Nous avons vu, année après année, arriver des films qui s'intitulaient **Shadows in Paradise, Ariel, La fille aux allumettes, Tiens ton foulard Tatiana, Au loin s'en vont les nuages, L'homme sans passé, Les lumières des faubourgs**, nous croyions que c'étaient de délicats évènements modernes aux angles brusques et nous avions raison ; nous ne savions pas que c'était déjà, aussi, des classiques: pas des classiques comme on en met sur un piédestal au musée, des classiques comme ces chansons que tout le monde connaît, comme ces histoires qui appartiennent à la collectivité, et qu'on peut repartager, de génération en génération, parce qu'elles sont essentielles et pas intimidantes. » *Jean-Michel Frodon, supplément au Cahier du cinéma, avril 2008, p.16.*

« Le cinéma de Kaurismaki vient du froid : un style minimaliste, une économie de moyens, une sorte de dénuement dans l'image, une simplicité banale dans les décors, les dialogues, les personnages. (…) Le monde qu'il décrit, c'est un monde qui disparaît, frappé par une modernité qui laisse sur le bord de la route les malheureux et les sans grade. Face à cette vie désespérément brumeuse et glacée, la chaleur de l'humour, dans toutes les gammes du burlesque, de l'ironie, de la démesure, de la parodie, apparaît comme une rasade nécessaire- au même titre que l'alcool- pour se réchauffer… » *Jean Serroy*. Entre deux siècles**,** *20 ans de cinéma contemporain. Editions de la Martinière, 2006, p.437.*

Juha

(Fiction, Finlande, 1988, 78', NB, Muet)

avec Sakari Kuosmanen (Juha), Kati Outinen (Marja), André Wilms (Shemeikka), Markku Peltola (chauffeur), Elina Salo (soeur de Shemeikka), Pitu (chien de Juha).

Marja s'enfuit à la ville avec le séducteur Sheimeikka et Juha n'a plus qu'une idée, se venger. Kaurismaki a transposé le roman de Juhani Aho de 1911.

« La plupart de mes films parlent peu, mais c'est différent de réaliser un film laconique et un film muet. L'esthétique du muet est particulière. Juha est en noir et blanc parce qu'on ne peut pas faire un film muet en couleurs. Les couleurs appellent le son ou, plutôt, la parole ». Aki Kaurismäki, *Propos recueillis par Jean-Michel Frodon pour Le Monde, 1999.*

Damjan Kozole

Damjan Kozole, né en 1964 en Slovénie, alors Yougoslavie. En 2003 son film **Spare Parts** fut en compétition à Berlin et très apprécié par la revue britannique Sight and Sound. En 2004 il a participé au film collectif **Visions of Europe**. En 2005 **Labour equals Freedom**, sélectionné à Locarno, a été récompensé à Valence (Grand prix et prix de la meilleure réalisation en 2006) et à Sarajevo (prix du meilleur acteur en 2005). En 2008 **Forever** fut sélectionné pour le festival de Rotterdam. Son long-métrage **Slovenian Girl** (2009) a été distribué dans trente pays. Dans ce film il montre, sans rien vouloir démontrer et de façon très directe, la prostitution occasionnelle, comme fait de société. On le considère comme chef de fille du jeune cinéma slovène. Il est membre de l'Académie européenne du cinéma.

Les grandes vacances / Dolge počitnice

(Documentaire, Slovénie, 2012, 80', VOSTF)
avec Aleksandar Jovanović, Katarina Keček, Nisveta Lovec

Alex, parti en vacances en Serbie, reviendra seulement quatre ans après, et ne retrouvera son statut de citoyen que 20 ans après. Lui, Nisyeta et Katarina ont vu leur existence disparaître officiellement des registres en 1992, quelques mois après l'accès à l'indépendance de la Slovénie, comme environ vingt mille autres personnes 'effacées'. Sans chercher à savoir pourquoi ni comment tout cela est arrivé, le réalisateur s'attache à leur histoire si particulière.

Aktan Arym Kubat

Né en 1957 à Kuntuu, dans l'actuel Kirghizstan, il s'apellait Aktan Abdikalikov pour ses premiers films. Il a étudié dans une école d'art dont il sort diplômé en 1980. Il travaille ensuite comme chef-décorateur au Studio Kirghizfilm. En 1990, il réalise un premier court métrage documentaire remarqué intitulé **Un chien courait**. En 1993, son moyen métrage **Sel'kincek** décrit la découverte du monde des adultes par un garçon de onze ans. Il est primé à Locarno dans la section Léopards de demain, puis reçoit une mention du Jury FIPRESCI à Turin et un Premier prix au Festival de Potsdam. **Le fils adoptif** est son premier film de fiction. Il lui a valu en 1998 le Léopard d'argent au Festival de Locarno et le prix du jury des lecteurs à la VIENNALE 98. Entre deux courts métrages, il réalise des clips publicitaires à caractère social dont Yris-Aldy-Yntimak qui remporte le Grand prix du Festival international de publicité de Moscou. En 2001, Aktan Abdikalikov réalise son second long-métrage, **Le singe,** qui est sélectionné dans la catégorie Un Certain regard à Cannes.

Le voleur de lumières / Svet-ake

(Fiction, Kirghizstan, 2010, 76', VOSTF)
avec Arym Kubat

Dans un village des montagnes kirghizes, un électricien aide les plus démunis à avoir du courant en trafiquant les compteurs. Il rêve de construire des éoliennes pour sa vallée mais les puissants se mettent sur son chemin.

(Quinzaine des réalisateurs 2010 – Cannes, Prix de la Fiction au Festival International du Film d'Environnement (FIFE) 2010 – Paris, Prix Spécial du Jury au Festival International du Film d'Amiens 2010)

« … le réalisateur fait preuve d'un certain optimisme à l'égard de son pays en adoptant dans son récit les codes du conte pour enfant, assumant les rapports manichéens entre les méchants investisseurs et de l'autre les bons villageois. Ce parti-pris est d'ailleurs souligné par l'usage récurrent de fondus au noir qui ponctuent chaque

séquence comme les chapitres d'un livre. Généreuse, la caméra privilégie les grandes profondeurs de champs et les nombreux plans en plongée pour magnifier la nature, ce qui donne à ce film fragile un souffle et une énergie communicative. » *Anaïs Vincent (critikat.com)*

Eldar Kuliyev

Né en 1941 à Bakou, Eldar Guliyev a étudié le cinéma à l'Université de Moscou jusqu'en 1967 et a travaillé ensuite dans les studios Azerbaijanfilm. Il a réalisé plus de quinze films et documentaires, dont des coproductions avec Mosfilm and Barrandov. **Comme le monde est beau** (1998) a été présenté au Festival International de Karlovy Vary, tout comme **Otage**.

Il vient de terminer son nouveau film **Vol Istanbul**, qui devrait sortir au printemps.

Otage / Girov

(Fiction, Azerbaijan, 2005, 91', VOSTF)

avec Gyuliar Nabiyeva, Gurban Ismailov, Vidadi Aliyev

A la fin des années 80, du jour au lendemain des paysans vivant côte à côte sont devenus ennemis pendant la lutte pour l'indépendance du Karabakh. Ce film conte l'histoire de Kerim, capturé par les arméniens pendant qu'il était aux champs. Le conseil de son village décide alors de capturer un arménien, afin d'organiser un échange.

Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio

Anastasia Lapsui, née en 1944 en Russie dans la péninsule de Yamal, a été journaliste à la radio de 1966 à 1992, dans sa langue natale minoritaire. Elle chante les légendes tragiques de son peuple, les Nénètses. Markku Lehmuskallio est né à Rauma, en Finlande, en 1938. Il a été forestier entre 1964 et 1969. De 1969 à 1972, il a réalisé des films de commande pour des entreprises et des films publicitaires. Il a réalisé **La danse du corbeau** (1980, documentaire sur la forêt, ponctué de micro éléments fictifs) et **La nourrice bleue** (1985, où il filme un peintre). Révélés avec Les **7 chants de la toundra** en 2001, Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio réalisent ensemble depuis 20 ans des films qui sont la chronique de l'histoire et la vie quotidienne des divers peuples de la Sibérie, du Groenland, du nord du Canada et de la Scandinavie. **Anna** (1997)**, Les mères de la vie** (2002), **Fata Morgana** (2004).

Neko, dernière de la lignée (2010) est leur dernier film en date.

Le voyage perpétuel / Nedarma

(Documentaire, Finlande, 2008, 78', NB, VOSTF)

Les Nenetses vivent dans la toundra du Grand Nord avec leurs troupeaux, leur culture et leur langue sont menacés de disparition. Ce documentaire noir et blanc est une méditation silencieuse sur l'essence de la vie chez ce peuple.

« Dans **Le voyage perpétuel** la forme atteint à un point de magnificence inédit : le film se débarrasse de tout réalisme de proximité (entretiens, explications, portraits, rencontres filmées de manière très directe…) pour n'être plus qu'une longue méditation élégiaque. Les gestes du quotidien, la résistance à la menace perpétuelle de disparition (dans l'espace comme dans l'histoire) trouvent dans les longs plans silencieux du film un écrin presque immatériel. » *Les Cahiers du Cinéma, Vincent Malausa, avril 2008.*

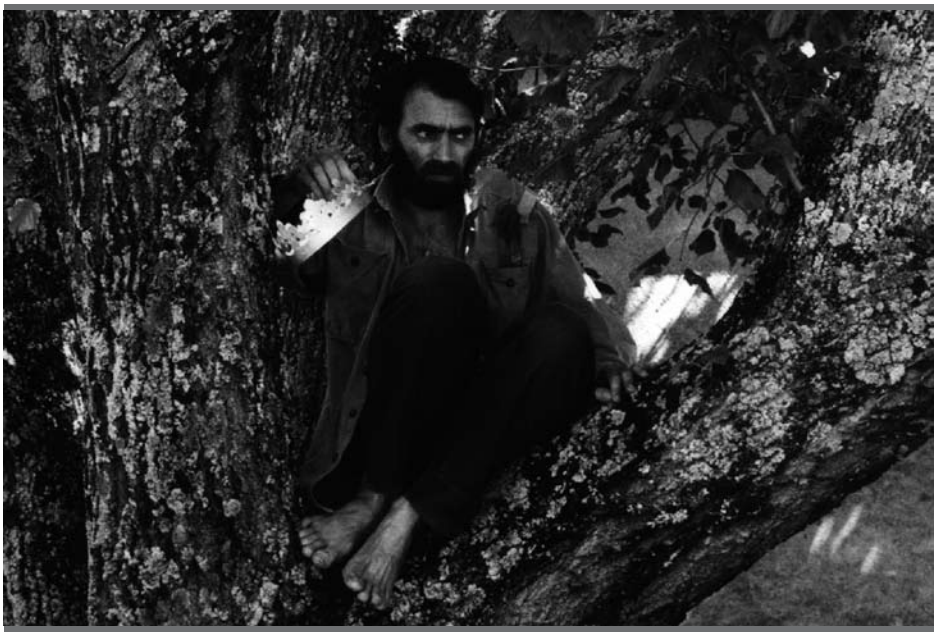
« Lapsui et Lehmuskallio filment comme certains respirent, ou comme d'autres peignent. C'est aussi beau et aussi indispensable que cela. » *Positif n°567, p. 56.*

Boris Lehman

Né à Lausanne en 1944, il fait des études de cinéma à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS / 1962-1966), à Bruxelles. Depuis 1960, il est critique de cinéma. De 1965 à 1983, il travaille comme animateur au Club Antonin Artaud, centre de réadaptation pour malades mentaux. Il y utilise le cinéma comme outil thérapeutique. Il a réalisé, produit et diffusé tous ses films de façon artisanale depuis 45 ans (environ 400 films, courts et longs, documentaires et fictions, essais et expérimentations, journaux, autobiographies...), principalement en 8, super 8 et en 16 mm. En 1985, la Revue Belge du cinéma lui a consacré un numéro: « Boris Lehman, un cinéma de l'autobiographie ». (son site : borislehman.be)

Leçon de vie

(Film expérimental, Belgique, 1995, 105')



« Derrière ces images et ces sons étouffés par la société d'aujourd'hui, Lehman part à la recherche de bruits, de cris, de chants, de messages perdus. Il nous propose de regarder l'invisible pour entendre des paroles. Il nous invite à regarder au-delà des apparences du social pour vibrer de cette polyphonie de la vie qui partout nous entoure. » *Philippe Simon, catalogue RE :VOIR*

Alexandre Medvedkine

(1900-1989)

Né en 1900, le cinéaste russe Alexandre Medvedkine inventa le « documentaire pamphlet », et termina sa carrière par des brûlots antimaoïstes (**Attention maoïsme** en 1976, **Pékin, l'inquiétude du monde** en 1977) et signa, entre de nombreux films censurés, un joyau muet nommé **Le bonheur** (1934). Alexandre Medvedkine fut le concepteur du « ciné-train », une unité de production montée sur rails qui lui permit, en 1932, de parcourir la Russie. **La fille qui faisait des miracles** (1936) traite des problèmes de la vie dans les kholkozes. Si le contenu est bien conforme à l'idéologie de l'époque, par leur forme ils sont souvent innovateurs. A partir de 1958 Medvedkine tourne des documentaires sur des thèmes politiques ou sociaux.

Chris Marker a réalisé en 1993, après la mort de son ami en 1989, **Le tombeau d'Alexandre**, portrait hommage au réalisateur soviétique, composé d'archives photographiques, de témoignages, d'extraits de films.

Le bonheur / Счастье

(Fiction, URSS, 1934, 95', NB, Muet)
avec Piotr Zinoviev, Elena Egorova

Comédie farce autour des déboires de Kmyr et de sa femme Anna, avant et après la révolution dans un village rural. Musique de Moussorgski.

« Réalisée à une époque où le genre était florissant en URSS, cette comédie est cependant unique par son humour caustique et son invention visuelle mis au service du burlesque le plus débridé : situation farfelue, charges satiriques, personnages typés en marionnettes, gesticulation chaplinesque de Kmyr, le tout s'inscrivant dans la lignée de Gogol et Meyerhold » *Marcel Martin cité par le Dictionnaire des films (Larousse)*

Aleksandr Mindadze

Aleksandr Mindadze est né le 28 avril 1949 à Moscou.Il a travaillé dans le département Dzerjinski du tribunal populaire de Moscou. En 1971, il a terminé des études à la faculté de formation des scénaristes du VGIK (Institut national du cinéma) où il fut l'élève de K. Vinogradskaïa.

Un samedi comme les autres / В субботу

(Fiction, Russie/Allemagne/Ukraine, 2011, 93', VOSTF)
avec Anton Chaguine, Alekseï Demidov, Sergueï Gromov

La journée d'un petit apparatchik de Prypiat à partir du moment où il apprend que le réacteur numéro 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl a pris feu. Le héros du film, cadre du parti, est malgré lui témoin de l'accident. Il apprend par hasard la vérité sur la tragédie et se trouve devant un choix moral : sauver des vies humaines, dont la femme qu'il aime, ou exécuter les ordres d'en haut et ne pas donner l'alerte.

(Meilleur scénario Prix de l'Aigle d'or, Russie, 2012
Prix spécial du Jury Festival international des premiers films « Esprit du feu », Russie, 2011)

Kira Mouratova

Née en 1934 à Soroki (actuellement en Moldavie). Après avoir fait des études de philologie à l'université de Moscou, elle étudie au VGIK (Institut national de la cinématographie) sous la direction de S. Guerassimov et T. Makarova et obtient son diplôme en 1959. A partir de 1961 Kira Mouratova travaille comme réalisatrice aux studios d'Odessa.

C'est en 1967 avec **Brèves rencontres** que commence sa carrière. Peu apprécié par la censure le film n'aura qu'une distribution réduite.

Longs adieux sorti en 1971 sera interdit. Ces deux films ne seront vraiment connus du public qu'une quinzaine d'année plus tard. Ils seront alors accueillis très chaleureusement. Pendant les cinq années qui ont suivi la réalisation des **Longs adieux**, Kira Mouratova aura peu de moyens de tourner. Le film suivant, **En découvrant le vaste monde**, ne sortira qu'en 1980. On y retrouve les thèmes de l'amour et de la liberté avec beaucoup d'humour. Pour le film suivant, **Parmi les pierres grises** (1983) qui met en scène des marginaux, la censure sera telle que Kira Mouratova refuse de paraître sur le générique du film. Avec la perestroïka, la révélation aux publics soviétique et étranger des premiers films de Kira Mouratova, fera de la réalisatrice l'une des plus populaires de l'Union Soviétique et tout particulièrement à l'étranger. Ses films feront souvent l'objet de discussions passionnées et contradictoires. Ils sont souvent déconcertants, parfois provocateurs, mais on y sent en permanence le même souci de dénoncer ce que la société peut avoir de mutilant par rapport aux besoins de libre expression de l'individu. Elle a aussi réalisé **Changement de destinée** (1987), **Le syndrome asthénique** (1989) (Prix spécial du jury au Festival de Berlin, 1990) , **Le milicien amoureux** (1992) (Primé au Festival de Sotchi 1992, Russie), **Les petites passions** (1994) (Prix spécial du Jury et prix de la critique au Festival de Sotchi 1994), **Trois histoires** (1997), **Lettre à l'Amérique** (1999), **Citoyens de deuxième classe** (2001), **Motifs tchékhoviens** (2002) (Prix de la meilleure réalisation au Festival de Vyborg 2002, Russie), **L'accordeur** (2004), **L'attestation / Le justificatif** (2004), **Deux en un** (2007) (Primé aux Nika, équivalent russe des Césars ou des Oscars en 2007).

Mélodie pour orgue de barbarie / Мелодия для шарманки

(Fiction, Ukraine, 2009, 153', VOSTF)

Un garçon et sa demi-sœur partent vers la ville, à la recherche de leurs pères respectifs après la mort de leur mère. En chemin ils rencontrent toutes sortes de gens, bons, méchants, intelligents, stupides, riches et pauvres. Tous absorbés par leurs propres problèmes, ils ne leur prêtent guère attention. La froide nuit de Noël n'aura rien de magique…

(Grand prix Festival du cinéma de la CEI, Estonie, Lettonie et Lituanie « Kinoshock », Russie, 2009)

« Ce long-métrage est le dernier en date de Kira Mouratova, une cinéaste soviétique puis postsoviétique, aujourd'hui classée par Andrei Plakhov, l'un des critiques russes les plus en vue, comme l'une des « grands classiques vivants ». Réputée pour être une cinéaste marginale, Mouratova parvient à étonner et déranger avec chaque nouveau film. « Je ne représente aucune école, je n'en crée aucune et je n'en ai créée aucune, clame-t-elle. Tu es ce que tu es. Par exemple, je dis : je dois plaire en premier lieu à moi-même, et ensuite il me serait agréable de plaire aussi à l'humanité. Mais même si je ne le disais pas, je ne pourrais rien faire d'autre. Je peux dire : celui-ci, il fait des films pour l'argent, mais même pour l'argent, il fait aussi comme il sait, autrement dit, comme il aime, ce qu'il aime, ce qui lui plait. De toute façon, les gens font ce qu'ils peuvent, ce qui leur est caractéristique. » **Mélodie pour orgue de barbarie**, qui raconte l'histoire de deux orphelins à la recherche de leurs pères respectifs, n'échappe pas à la règle et se présente comme un film surprenant. Il semble prendre la suite de films-contes mouratoviens tels que **Le milicien amoureux** (1992) où l'intrigue démarrait lorsqu'un milicien trouvait un bébé dans un chou. Il apparaît, en effet, de prime abord comme un conte de Noël, car il est émaillé de références aux grands classiques littéraires du genre tels que **Le petit garçon à l'arbre de Noël du Christ** de Dostoïevski ou encore **La petite fille aux allumettes** d'Andersen. L'imagerie de Noël parsème le film sous forme de sapins synthétiques aux couleurs criardes, qui surgissent dans la gare, le supermarché, le casino et les rues de la ville et qui sont vendus dans le train, ou encore sous forme de cartes postales et de chants de Noël. Mais cette imagerie est détournée ou inversée. Le conte de Noël se révèle

être un anti-conte non seulement dans sa narration, mais également et surtout dans son refus de l'empathie et du miracle divin. La société que le parcours des enfants permet au spectateur de découvrir est une société éclatée, où se côtoient des personnages isolés et incapables de communiquer. Plus encore, des espaces entiers de cette société autiste semblent dédiés aux pratiques solitaires et soliloquantes. C'est le cas pour le supermarché, où l'action du film vient s'échouer. Si le film se refuse à être un simple conte, il ne se satisfait pas non plus de refléter l'état du monde contemporain. À travers quelques éléments, nous sentons sourdre dans la structure du film une temporalité mythologique. » *Eugénie Zvonkine, http://kinoglaz.fr/*

Eva Mulvad

Eva Mulvad est née en 1972 au Danemark.

Diplomée de l'école nationale de cinéma au elle a réalisé deux films: **Ennemies of Happiness** (2006) traitait de l'Afghanistan, et **Samouraï case** fut tourné en 2011.

La belle vie / The Good Life

(Documentaire, Danemark, 2010, 84', VOSTF)

Ce spectateur est plongé dans l'intimité de deux femmes de caractère qui traversent une crise sans précédent. Elles ont dilapidé la fortune familiale et sont démunies, elles doivent aussi faire face aux reproches acerbes de leur (petite) fille adolescente qui leur reproche la vie facile qu'elles ont menée.

(Prix du meilleur documentaire au festival international de Karlovy Vary)

Propos d'Eva Mulvad sur son film :

« Faire un film qui ressemblerait à un roman, telle était mon ambition : une description détaillée de personnages, et moins d'intrigue. Un film qui parlerait de beaucoup de choses à la fois, les rêves envolés, l'éducation, l'argent et la déchéance, racontés par les laissés pour compte après une faillite morale et physique. »

Friedrich-Wilhelm Murnau

Friedrich Wilhelm Pumple est né en 1888, à Bielefeld, une importante cité de la Rhénanie du Nord.

Il poursuit des études universitaires à Berlin (1908/1911), alternées par des voyages en Europe (France, Suisse, etc.). Parallèlement, à l'insu de ses parents, il s'engage dans la troupe du Deutsches Theater de Max Reinhardt, participant, sous un nom d'emprunt (Murnau, en relation avec la cité homonyme), à quelques représentations.

La Première Guerre Mondiale éclate, il sera capturé et interné. Libéré en 1919, Friedrich rentre à Berlin où il se dirige définitivement vers la mise en scène de théâtre et l'art cinématographique. Fondateur de la société « Murnau Veidt Filmgesellschaft » (1919), il réalise ses premiers films, réunissant peu à peu autour de lui une équipe talentueuse et fidèle : les acteurs Conrad Veidt, Alfred Abel, Werner Krauss, les scénaristes Carl Mayer, Thea Von Harbou, les photographes Fritz Arno Wagner, Karl Freund, Carl Hoffmann, le décorateur Robert Herlth, etc. Il tourne **Nosferatu** en 1922 et **Faust** en 1926.

En 1926, le producteur américain William Fox engage Friedrich Wilhelm Murnau et le fait venir à Hollywood, où il tournera trois films, dont l'un, **L'aurore** (1927), est considéré comme un chef-d'œuvre du cinéma mondial.

En 1931, **Tabou** sera son dernier film, il meurt dans un accident de voiture, en Californie.

Près de la moitié des films de Friedrich Wilhelm Murnau est considérée comme perdue.

Faust, une légende allemande / Faust, eine deutsche Volkssage

(Fiction, Allemagne, 1926, 116', NB, Muet)

Deux ans avant la naissance du cinéma parlant, le cinéaste allemand F. W. Murnau s'attaque à l'adaptation de Goethe. Il s'agissait de traduire visuellement dialogues

et monologues, de transcrire l'esprit poétique et philosophique de Goethe. Véritable tour de force, le film de Murnau envoûte par son expressionisme.

« S'il est un film parmi les chefs-d'œuvre de l'expressionnisme allemand qui soit sous-estimé, c'est probablement la géniale illustration de la légende de *Faust* que réalisa l'ambitieux Friedrich Wilhelm Murnau en 1926. Enchainant les séismes épiques avec toute la subtilité d'un opéra de Wagner, le *Faust* de Murnau demeure l'un des sommets incontestables de l'illustration de l'art baroque au cinéma tant chaque cadre est une peinture expressive au sens dramatique poussé à l'extrême. Tant par son exploitation remarquablement efficace de l'iconographie religieuse que par son sens supérieur de l'esthétique, ce véritable classique de l'ère muette demeure l'un des testaments les plus vibrants du pouvoir éloquent de la musique et de l'image. (…) Encore aujourd'hui, la narration demeure dynamique et efficace même si la première moitié enfile les déclarations grandiloquentes à un rythme furieux. Mais c'est justement cet excès lyrique et ce sens grandiose du spectacle qui fait de *Faust* une telle réussite. » *Alexandre Fontaine Rousseau (panorama-cinema.com)*

« On chercherait vainement un fragment ou un raccord pris dans la réalité. Comme dans les Niebelungen portés à l'écran par Fritz Lang, nous assistons à une transformation de l'expressionisme pictural de Caligari en expressionisme architectural et stylisé. Nous voyons aussi dans **Faust**, une extraordinaire suite de maquettes, lorsque le héros survole le monde en compagnie de Méphisto leur enchaînement

est exemplaire dont leur fantasmagorie, qui fait songer aux paysages de Breughel l'Ancien n'a peut-être jamais, dans l'histoire du cinéma, atteint une force à ce point envoutante.(...) Ajoutons que le travelling qui nous entraine autour du monde est un des plus célèbres du cinéma muet, avec cet autre, figurant également dans un film réalisé par Murnau, mais cette fois en Amérique, **L'aurore**. » *Paul Davay, extrait du catalogue de la Cinémathèque Royale de Belgique, 1969.*

Angelina Nikonova

Angelina Nikonova vit à New-York depuis l'âge de 17 ans. En 2001 elle obtient son diplôme de la School of Visual Arts de New York. Son court-métrage de fin d'études, **Isosceles**, lui vaut le prix du meilleur film expérimental au Festival du Film Cinevue en Floride, et celui de la meilleure réalisatrice au Festival de Saint Ann à Moscou. En 2005, elle réalise son premier documentaire, **Flyover Country.**

Portrait au crépuscule / Портрет в сумерках

(Fiction, Russie, 2011, 105', VOSTF)

avec Olga Dihovichnaya, Sergueï Borissov, Roman Merinov

Marina, la trentaine, est psychologue pour enfants, mène une vie plutôt aisée, mais sa vie est un édifice fragile. A l'issue d'une journée d'errance, elle se fait agresser par des policiers. Elle décide de se venger de l'un d'eux mais en tombe amoureuse…

(Flèche de cristal au festival des Arcs 2012)

« Le propos, (…), n'est pas sociologique - ou pas seulement. Porté par Olga Dykhhovichnaya, son actrice principale (par ailleurs initiatrice et coscénariste du film), qui conjugue une noirceur terrible et une luminosité radieuse, il est d'ordre métaphysique. Dès les premiers plans, en jouant sur le nuancier d'une lumière naturelle à dominante gris-bleu, la cinéaste crée une atmosphère glaciale et morose, qui imprègne tout son film. Ses plans larges, tournés caméra à l'épaule, une utilisation subtile des flous, produisent une distanciation salvatrice qui arrache le film au naturalisme. »
Isabelle Regnier, Le monde, 21/2/2012.

Manoel de Oliveira

Né en 1908, Manoel de Oliveira a réalisé près de 50 films, de son premier documentaire **Douro Faina Fluvial** (1931) à **L'étrange affaire Angélica** en 2011.

Michel Piccoli, acteur principal de **Je rentre à la maison,** film qui était en compétition à Cannes en 2001, lui a remis la palme d'Or pour l'ensemble de son œuvre en 2008. Manoel de Oliveira était déjà présent à Cannes avec **Le couvent** en 1995, ou encore **La lettre** en 1999.

Issu d'une famille d'industriels aisés, il s'occupera de l'entreprise familiale jusqu'à l'âge de soixante ans, il a d'abord voulu être acteur (il fait une apparition dans le **Lisbon Story** de Wenders en 1994) et plus les années ont passé plus il a enchainé de films.

« Si l'on me demande pourquoi je fais du cinéma, je pense aussitôt : pourquoi ne pas me demander si je respire ? » *avouait Manoel de Oliveira dans Libération en 1987, juste avant l'amorce de son triomphe annoncé dans les festivals et les cinémathèques.*

Non ou la vaine gloire du commander / 'Non', ou A Vã Glória de Mandar

(Fiction, Portugal, 1990, 112', VOSTF)

avec Luis Miguel Cintra, Diogo Doria, Luis Lucas

Lors d'une patrouille dans la brousse africaine un sous lieutenant évoque l'histoire du Portugal jusqu'à 1974.

« Oliveira est loin de chercher un regard documental qui se confonde avec un quelconque modèle de naturalisme ou de spontanéisme. Le passage même des décennies (et la vision de certains films qu'Oliveira a dirigés) a permis de comprendre qu'il s'agit d'un univers de défi permanent - et, parfois, pervers - à tout immédiatisme des choses et des gens. Il y a toujours un esprit, un « au delà du réel » que Oliveira prétend

atteindre comme sorte de bizarre autocritique du cinéma même - nous voyons ce que nous voyons, mais l'invisible est toujours une valeur présente et, à la limite, souhaitée. Dans cette mesure, il n'y a pas chez Oliveira de « films-document » contre des « films de fiction »: le regard documental et la pratique de la fiction sont tout simplement deux versants complices, toujours mêlées dans un jeu d'ambivalences thématiques et formelles. » *João Lopes (instituto-camoes.pt)*

Aleksandar Sacha Petrović

Né en 1929 à Paris. Décédé en 1994 à Paris.

Il s'est toujours considéré cosmopolite, non pas par ses origines, serbes, mais par le vécu de ses ancêtres qui ont toujours eu des liens très forts avec la France. En 1947 il fait les études à l'Académie du Film à Prague. Il poursuit ses études à la Faculté de Philosophie à Belgrade et obtient un diplôme en l'Histoire de l'Art. Il écrit de nombreux textes critiques et théoriques sur le cinéma. En 1957 il réalise son premier court-métrage, **Entre le ciel et le marais.** Le film représente la Yougoslavie pour la première fois au Festival de Cannes. Il est remarqué et primé. A partir de 1957 Aleksandar Petrovic travaille pour tous ses films sur le synopsis, le script, le scénario, le dialogue, le choix de la musique et la mise en scène. Il a été un auteur complet de ses films. En 1962 Aleksandar Petrovic est nommé professeur de mise en scène à l'Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade. En 1961 il réalise son premier long-métrage **Elle et lui.** Ce film marque le début du film moderne yougoslave. 1963 : **Les jours**. Ces deux films étaient les tout premiers films

intimistes et pas de films de propagande. Aleksandar Petrović a été appelé par la presse occidentale “le porte-parole du nouveau cinéma en Yougoslavie”, la presse yougoslave parle de la décadence capitaliste. 1965 : **Tri** est un succès mondial. Aleksandar Petrović est invité à tous les grands festivals et primé. **Tri** est sélectionné pour l’Oscar du meilleur film étranger pour l’année 1966. 1967 : **J’ai même rencontré des tziganes heureux** est le premier film qui dépeint l’existence des Tziganes. Le film remporte le Grand prix spécial du jury au festival de Cannes en 1967 et le FIPRESCI. Il est sélectionné pour l’Oscar du meilleur film étranger pour l’année 1967 et nominé pour un Golden Globe aux Etats-Unis. 1968 : **Il pleut dans mon village (La fin du monde est proche)** inspiré par **Les possédés** de Dostoievski dévoile le problème de la liberté dans un monde sans liberté. 1972 : Aleksandar Petrović, profondément persuadé du fort lien entre la littérature et le cinéma, se tourne vers la littérature russe avec **Le Maître et Marguerite**, film qui a été extrêmement apprécié dans les pays d’Europe de l’Ouest et aux Etats-Unis, et a reçu de nombreux prix : au Festival de Venise le Lion d’Argent, prix de la critique et la plaquette d’or, le Prix de la Viennale de Vienne, le Grand prix cinéma 73-74 « Elle » et beaucoup d’autres.

En 1973, le gouvernement communiste de Yougoslavie force Petrović à quitter la chaire de professeur de cinématographie à l’Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade. Il part travailler en Allemagne et en France. Dès la parution du livre **Portrait de groupe avec dame** d’Heinrich Böll (Prix Nobel de littérature) Aleksandar Petrović prend une option sur les droits d’adaptation. En 1977 il tourne le film avec Romy Schneider, Michel Galabru, Brad Dourif et Rudiger Vögler. Romy Schneider reçoit le prix du gouvernement allemand de la meilleure actrice.

Rompant avec les formules stéréotypées du cinéma yougoslave des années cinquante, Petrović apporte un style personnel et moderniste où se mêlent les conflits psychologiques, la poésie, l’érotisme et l’absurde.

*« Figure de proue de la nouvelle vague yougoslave avec **Trois** (1965), récompensé à Cannes et fêté dans le monde entier pour **J’ai même rencontré des tziganes heureux**, primé à Venise avec **Maître et Marguerite**, Alexandre Petrovic est la principale figure du cinéma yougoslave... » Jean-Michel Frodon dans Le monde.*

Il pleut dans mon village (La fin du monde est proche) / Biće skoro propast sveta

(Fiction, Yougoslavie/France, 1968, VOSTF)

avec Annie Girardot, Ivan Palúch, Mija Aleksić

L’arrivée d’une étrangère au village, jeune, jolie et plus affranchie, cristallise toutes les haines, jalousies, désirs de vengeance et mesquineries dont la bassesse humaine est capable. Tandis que les hommes se déchirent en toute impunité, les institutions incarnent une stabilité aveugle, les élections s’organisent, l’église va être inaugurée, la vie continue

comme on dit. La fin du monde est proche, le titre original (et un des refrains de la chorale tsigane du film) est plus à même de décrire l'atmosphère de ce film quasi mythique.

« Librement inspiré des Possédés de Dostoïevski. L'amour fou et la contagion de la folie dans un village, illustrant la lutte entre Dieu et Diable qui apparaît alors comme une critique sociale. » *Patrick Appel-Muller*

Ce film n'a pas figuré dans les hommages rendus par la critique à Annie Girardot, le film étant totalement inconnu en France.

Karel Reisz

(1926-2002)

Ayant fui enfant les persécutions en Tchécoslovaquie, Reisz sera pilote pour la RAF avant d'intégrer Cambridge. En 1949, il devient critique de cinéma et collabore à la revue *Sequence* de 1950 à 1952 avec Lindsay Anderson et Tony Richardson. Il devient directeur des programmes du National Film Theatre (la cinémathèque de Londres)

en 1952 tout en écrivant pour *Sight and Sound* et publie en 1953 un essai sur le montage, **The Technique of Film Editing.** Le *Free Cinema* est naissant, préoccupations sociales et formelles se rejoignant.

Saturday Night and Sunday Morning, sort en 1960, d'après un roman d'Alan Sillitoe, qui se vendra grâce au film à cinq millions d'exemplaires ! La classe ouvrière s'y retrouve, les accents ne sont plus ceux de la reine ou de la BBC.

Morgan (1966) est une œuvre où le cinéaste se livre à une satire débridée qui annonce les mouvements politiques de 1968. Les thèmes de l'excentricité rebelle se retrouvent encore dans **Isadora** (1968), film mutilé de près de 45 minutes et remonté par ses distributeurs.

Reisz s'écarte ensuite des préoccupations sociales mais signe de beaux films : **La Maîtresse du Lieutenant français** (1981), adapté de John Fowles avec le scénario de Pinter et **Chacun sa chance** (1989) écrit par Arthur Miller.

« Chaque film de Reitz décrit la montée et l'itinéraire de cette violence intérieure et longtemps contenue, jusqu'au moment où elle explose dans un éclat final par lequel le personnage se décharge de la tension qui l'animait et se détruit du même coup. »
Jean Paul Török Positif n° 170, juin 1975 cité dans Guérin, Nicolas, Cents cinéastes d'aujourd'hui/ 50 ans de la revue Positif. *Paris, Dreamland, 2002, p.36.*

Samedi soir, dimanche matin / Saturday Night and Sunday Morning

(Fiction, Grande-Bretagne, 1960, 89', VOSTF)

avec Albert Finney, Rachel Roberts, Shirley Anne Field

L'usine et le pub sont au centre de la vie des ouvriers de Nottingham. Arthur Seaton cherche les rencontres pour donner un peu de sel à sa vie. Tout se complique quand il tombe vraiment amoureux.

« **Saturday Night and Sunday Morning** appartient au courant britannique des années 60 nommé « Free Cinéma » qui est comparé à la nouvelle vague française. Ce mouvement s'en distingue cependant par un plus grand engagement sur le fond (social, politique) que sur la recherche formelle et narrative comme pour les premiers films de Jean-Luc Godard. Le dénominateur commun avec la nouvelle vague est l'affranchissement des contraintes cinématographiques ayant court à l'époque. Le mouvement a eu des défenseurs illustres comme le réalisateur / critique Jonas Mekas, figure du mouvement underground américain, qui l'évoque en ces termes : « Bien que parfois encore trop liés au théâtre et non totalement exempts de clichés, les films du free cinema ont conduit au rajeunissement du cinéma commercial britannique et creusé «un large fossé entre l'ancien et le nouveau». » *Thierry Carteret (arkepix.com)*

Edgar Reitz

Né en 1932 Reitz s'est intéressé très tôt au théâtre et a fait des études de lettres et d'arts du spectacle à l'université de Munich. Il a publié des poèmes et travaillé avec des revues littéraires dans les années 50. Fasciné par le cinéma il commença à tourner des courts métrages en 1958. De 62 à 65 il a participé au mouvement du Jeune Cinéma Allemand, créant Insel film et l'Institut für Filmgestaltung à Ulm, où il a enseigné la mise en scène jusqu'en 1968. Son premier long-métrage en 1967, **Mahlzeiten**, obtint le prix du premier film à Venise. En 1971 il créé la ERFilm, sa maison de production. En 1968 son film **Der Schneider von Ulm** est un échec, il renonce au cinéma et se retire sur l'île de Sylt tout en continuant à publier des essais, des poèmes et des récits. En 1995, il participe à la création de l'EIKK (l'Institut Européen pour le Cinéma de Karlsruhe). Il vit à Munich.

Heimat, I et II / Eine deutsche chronik

(Fiction, Allemagne, 1984, 929', Couleur et NB, VOSTF)

avec Marliese Assmann, Eva Maria Bayerwaltes, Helga Bender, Henry Arnold, Dieter Schaad

Immense saga d'une famille allemande entre 1919 et 1982, un succès magistral sur les petits écrans.

Heimat est devenu très vite un film culte et des très nombreux ouvrages y ont été consacrés. www.heimat123.de Reitz a obtenu l'EUROFIPA d'Honneur pour l'ensemble de son œuvre à Cannes en 1996.

Heimat 1 (1984) filme les gens ordinaires, respectant comme une sorte de tradition orale, et raconte l'Histoire à travers les petites histoires de la vie de tous les jours. De ce fait la mémoire collective n'est pas encore imprégnée de ce qui est familier de nos jours, et certains reproches sur les non-dits du film s'expliquent bien.

Si on a pu reprocher quelques tendances au pastoralisme naïf au premier volet, **Heimat 2** (1992) est plus épique, tout en couvrant une période plus courte. Les personnages ont maintenant gagné la ville de Munich, et font partie de l'avant-garde intellectuelle.

Heimat 3 a été réalisé en 2003.

Librement condensé et traduit de Julian Petley (filmreference.com)

Tony Richardson

(1928-1991)

De 1952 au début des années 60 il a travaillé à la BBC. En 1955 avec Karel Reisz il réalise un court métrage **Momma Don't Allow** qui sonne l'heure de la révolte. En 1959 il adapte la pièce d'Osborne **Look Back in Anger**, au titre absurde en français…

Richardson et Osborne ont crée une maison de production en 1958, qui permettra au cinéma de vivre la même révolution (le Free Cinema) que le théâtre (**Kes** de Ken Loach aura leur soutien en 1969).

En 1961 **Un gout de miel,** filmé dans le paysage industriel de Manchester plait tout autant aux critiques qu'au public.

En 1962 Richardson adapte brillamment **La solitude du coureur de fond** d'Allan

Sillitoe, et l'année suivant c'est un classique du 18ème **Tom Jones** qu'il met en scène avec truculence.

Suivent un certains nombre de films adaptés souvent d'œuvres littéraires.

A partir des années 70 il a travaillé pour des chaines de télévision américaines. **Blue Skies** (1994), sorti après sa mort, a été salué comme un grand retour au meilleur de son style et Jessica Lange obtint l'Oscar de la meilleur actrice.

Les corps sauvages / Look Back in Anger

(Fiction, Grande-Bretagne, 1959, 98', NB, VOSTF)

avec Richard Burton, Claire Bloom, Mary Ure

Jimmy Porter est un jeune homme en colère. Contre sa famille, contre la société anglaise, contre sa vie monotone auprès de sa femme. D'après la pièce emblématique de John Osborne, un des meilleurs rôles de Richard Burton et un film sans concession.

Le rythme et la virulence de ce film l'ont fait parfois surnommer le film aux 400 coups… et, plus péjorativement, de film 'à l'odeur d'évier' (kitchen sink film) tant ce réalisme pour décrire la vie ordinaire était neuf au cinéma et choquait la bonne société.

Slava Ross

Né à Novossibirsk (Sibérie) en 1966, Slava Ross fait ses études de théâtre et commence une carrière d'acteur en jouant, entre autres, le rôle de Romeo dans Romeo et Juliette. En 1995, il crée un fonds de cinéma pour enfants, puis prend part à un projet théâtral international aux USA, Le lion en hiver. En 1999, il entre en section réalisation au VGIK (Institut National du Cinéma) à Moscou. En 2002, il réalise son premier court-métrage V**iande** qui reçoit pas moins de 25 prix internationaux. En 2004, il est admis à participer au programme « Ressources intellectuelles de Russie ». La même année, il crée la société de production Tundra Films. En 2005, Slava Ross est l'un des 6 lauréats du programme Résidence du festival de Cannes, ce qui lui permet de travailler pendant 4 mois et demi à Paris sur le scénario de son long-métrage Oubliés en Sibérie (qui deviendra **Sibérie Monamour** (2010). En 2006, il met en scène **Le gros lapin stupide**) qui remporte le Prix du Meilleur premier film et du Meilleur scénario au Festival du cinéma russe d'Honfleur 2007.

Sibérie Monamour / Сибирь. Монамур

(Fiction, Russie, 2011, 104', VOSTF)
avec Pyotr Zaychenko, Mikhail Protsko, Sergey Novikov

C'est la fin de l'automne dans la taïga, Ivan le grand-père et son petit fils Liocha, 7 ans, attendent le retour du père parti depuis 2 ans. Liocha s'est attaché à un petit chien. La vie est très rude, la nature et les chiens sauvages sont hostiles, les villages vides et les

hommes ne font pas de sentiment. Liocha se sauve et tombe dans un puits, d'où son grand-père n'arrive pas à le sortir seul. Il part chercher de l'aide... (Grand prix, Festival de cinéma russe ''Premières de Moscou'', Russie, 2011)

« 'Tombe la neige, tombe la neige ... ' répète mollement la voix douceâtre d'Adamo tandis que deux militaires désabusés s'organisent pour le viol de Liouba (Sonia Ross), l'un des personnages formant la chorale émouvante de **Sibérie Monamour**, second long-métrage du cinéaste russe Slava Ross. Mécanisme de distanciation bien davantage que simple gimmick, drôlerie singulière caractéristique du film, cette scène forte laisse surtout poindre le leitmotiv de l'œuvre : l'ironie tendre, manifeste dès le titre, affleurant toujours derrière l'âpreté narrative et le minimaliste scénique, l'humanité malgré la cruauté, le tableau sauvage d'êtres se débattant avec leur primitivité.

Sibérie Monamour confirme les talents de portraitistes de Ross annoncés dès sa première œuvre (**Le gros lapin stupide**) et s'affirme comme un film qui, malgré sa sobriété, prend soin d'éviter les écueils habituels de ce type de cinéma. Mieux, le film surprend par une mise en scène dynamique et une maîtrise narrative qui, visant à condenser l'essentiel, conduisent à l'épure et laissent s'épanouir la magnificence désuète du décor et la force émotionnelle du récit. » *Yann LARGOUËT, http://www.excessif.com*

Roberto Rosselini

Né en 1906, Rossellini est issu d'une famille d'entrepreneurs aisés. Son père construit la première salle de cinéma à Rome en 1916. Tout en dilapidant l'héritage de son grand-père il commence à tourner en 1936, et, tout antifasciste qu'il soit, réalise une trilogie pendant la guerre, 'au prix de contorsions extraordinaires'. Entre 1945 et 1947 il signe, avec son scénariste Sergio Amidei, un tryptique : **Rome, ville ouverte** (1945) , **Paisa** (1946) et **Allemagne année zéro** (1947). La rencontre avec Ingrid Bergman est un nouveau tournant avec **Stromboli** (1950), **Europe 51** (1952), et **Le voyage en Italie** (1953). En 1957 il part seul en Inde tourner son film **India** (1959). Il annonce en 1962, après la sortie du noir **Anima nera** qu'il abandonne le cinéma commercial hollywoodien et ses dernières œuvres seront expérimentales ou des documentaires philosophiques pour la RAI. Il meurt à Rome en 1977.

« ...il y a les films qui commencent et qui finissent, qui ont un commencement et une fin, qui mènent un récit depuis son premier terme jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre et l'apaisement, qu'il y ait des morts, un mariage ou une vérité ; il y a Hawkes, Hitchcock, Murnau, Ray, Griffith. Et il y a des films qui n'ont rien de cela, et retournent au temps comme les fleuves à la mer ; et qui ne nous proposent à la fin que les images les plus banales : des fleuves qui coulent, des foules, des armées, des ombres qui passent, des rideaux qui tombent à l'infini, une fille qui danse

jusqu'à la fin des temps; il y a Renoir et Rossellini. » *Jacques Rivette*, Lettre sur Rossellini, *Cahiers du Cinéma, n°46, avril 1955 reproduit en 2007 dans le* Rossellini *d'Hélène Frappat, Collection Grands Cinéastes, le Monde / Cahiers du cinéma, p.58.*

« On m'a baptisé l'inventeur du néoréalisme italien. Qu'est ce que ça signifie ? Je ne me sens pas du tout solidaire des films qu'on fait dans mon pays. Il me semble évident que chacun possède son propre réalisme et que chacun estime que le sien est le meilleur. Moi y compris. Mon 'néo-réalisme' n'est pas autre chose qu'une position morale qui tient en trois mots : l'amour du prochain. » *Ibid. p24.*

Allemagne année zéro / Germania anno zero

(Fiction, Italie, 1947, 78', NB, VOSTF)

avec Edmund Meschke, Ingetraud Hinze, Franz-Otto Kruger, Ermst Pittschau

Berlin est en ruine, des familles allemandes sont obligées de mesurer l'étendue du désastre et c'est un enfant qui en fait les frais…

(Léopard d'or au Festival de Locarno)

Ce film est dédié à son fils Romano, décédé en août 1946, et l'image de l'enfant va habiter les films qui vont suivre.

Rainer Sarnet

Rainer Sarnet est né en 1969 en Estonie et a tourné depuis 1998 des courts métrages et un téléfilm. En 2007 sort son premier long-métrage **Kuhu põgenevad hinged (Où vont les âmes ?)**

L'Idiot / Idioot

(Fiction, Estonie, 2011, 123', VOSTF)

avec Risto Kübar, Katariina Unt, Tambet Tuisk

Adaptation très libre du roman de Dostoïevski, ce film a été tourné dans les églises et monastères abandonnés d'Estonie. La bande son mêle musique classique et disco.

Carlos Saura

Carlos Saura (né en 1932) est formé à l'institut du cinéma de Madrid. Dès le début des années 1960, ses films, sous couvert de scénarios allégoriques ou symboliques, sont une critique acerbe des fondements religieux et moraux du régime de Franco. Il a réalisé plusieurs films avant **Cria Cuervos**, son immense succès de 1976 : les plus connus sont **Le jardin des délices** en 1970 et **Anna et les loups** en 1972. Ses films ont pris ensuite un ton plus léger, et il se consacre désormais, en studio, à l'Espagne, ses traditions, sa musique, sa peinture. **Carmen** (1983), **Flamenco** (1995), **Goya** (1999) et **Flamenco, Flamenco** (2010), une merveille.

Cria Cuervos

(Fiction, Espagne, 1976, 112', VOSTF)

avec Geraldine Chaplin, Mónica Randall, Florinda Chico, Ana Torrent

Un univers enfantin dans l'Espagne des années 50, l'armée, l'église, la famille. L'ennui d'Ana, gamine mutique, mais dont l'imagination n'a pas de barrières.

(Prix spécial du jury à Cannes en 1976)

« …chronique oppressante d'une famille cadenassée, vue par une gamine de 9 ans, menue et mutique. Père absent et infidèle, mère trop tôt disparue – tuée par le malheur et la solitude ? Ana ressuscite pour elle seule, quand elle le désire, celle qui l'a quittée : Carlos Saura a toujours eu cette façon de faire surgir des personnages, morts ou imaginaires, au cœur de ce qui semble être la réalité. Une manière de donner à voir d'un même élan la scène et son commentaire, qui apporte au récit une drôle de densité onirique… Ana observe, juge, s'imagine meurtrière. Au point de passer à l'acte ? » *Aurélien Ferenczi, Télérama 10/05/2008*

Arne Skouen

Né en octobre 1913 à Oslo, est considéré comme le premier véritable auteur du cinéma norvégien, car il écrivit les scénarios de seize des dix-sept films qu'il réalisa. Fidèle à la tradition de Victor Sjöström et Mauritz Stiller, il considérait la nature comme un facteur fondamental et décisif de la destinée humaine. En 1949, en collaboration avec Ulf Greber, il tourne son premier film, **Les voyous**, adapté de son roman *Gategutter*. En 1955, **La flamme** remporte un vif succès à Cannes dans le cadre de la compétition. Skouen s'est intéressé à plusieurs reprises aux années de guerre dans **Atterissage forcé** (1952), **Le survivant** (seléctionné pour les Oscars en 1957) et **Encerclé**. En 1969 il confirma sa place parmi les réalisateurs norvégiens les plus éminents avec son dernier film, **An Magritt** avec Liv Ullmann, alors jeune actrice déjà remarquée dans les oeuvres de Bergman.

« Chacun des films d'Arne Skouen se transforme en une scène, en une seule image, dans un film immense, ce que j'appellerais le grand film norvégien. Le conflit archétypal entre individu et société est un thème qui imprègne tous ses films, qui conflit qui ne se résout jamais… tous les personnages de Skouen dépendent d'une communauté. » *René Bjerke*

Le survivant / Ni Liv

(Fiction, Norvège, 1957, 96', NB, VOSTF)

avec Jack Fjeldtad, Henry Moan, Alf Malland

Véritable histoire de Jaan Balsrud , combattant de la Norvège libre, qui est blessé lors d'un accostage en 1943. Recueilli et caché par d'autres résistants, il va être évacué en Suède, au prix de milles épreuves et de longues attentes. D'après le récit de David Howarth, Ni Liv.

« Le plus célèbre des films de Arne Skouen, qui fut nominé à l'Oscar du meilleur film étranger en 1957, aurait pu être un classique du genre héroïque et triomphant. La fuite dramatique du résistant Jan Baalsrud à partir de Toftefjord, au nord de Tromso, jusqu'à la Laponie suédoise au cours de l'hiver 1943, semblait faite pour devenir une épopée nationale. Mais ce n'était pas le film que Skouen voulait faire. Au lieu de quoi, il nous montre un Jaan Baalsrud physiquement incapable de se sauver, un homme livré à son environnement. Les héros de Skouen ne ressemblent pas à ceux que nous a fait connaître la mythologie, ou, plus près de nous les films de la tradition américaine. Jan Baalsrud n'a rien d'un Ulysse combattant tout seul les puissances terrestres et divines – et survivant pour retrouver, fier et indemne, les bras de Pénélope. Il n'a rien d'un Rocky ni d'un Rambo triomphant sans l'aide de l'ennemi. Baalsrud reçoit de l'aide, beaucoup d'aide – et c'est ainsi qu'il s'en sort. » *Ullmann, Linn* Arne Skouen et son œuvre cinématographique, *Profession Réalisateur, n°8, Institut du film norvégien . p. 49.*

Alexandre Sokourov

Né en 1951 à Podovikha, URSS.

En 1974, Sokourov quitte sa ville natale de Podorvikha pour Moscou où il intègre la prestigieuse école de cinéma russe, la VGIK. Bien qu'il en sorte diplômé en 1979, ses œuvres (principalement des documentaires et des courts-métrages) sont décriées par les dirigeants de l'école, les considérant comme anti-soviétiques. Son premier long-métrage, **La voix solitaire de l'homme**, ne sort sur les écrans russes qu'en 1987 (alors qu'il date de 1978). Ce premier long lui offre toutefois l'occasion d'être pris sous la protection d'un autre grand cinéaste russe de l'époque, Andreï Tarkovski, très admiratif du travail de Sokourov.

Grâce au soutien de Tarkovski, Alexandre Sokourov intègre le studio *Lenfilm*, second studio de Russie. Ses films restent néanmoins souvent censurés dans son pays natal, l'exigeant Sokourov avouant faire les films dont il a envie, que le public et la critique le suivent ou non. Les films de Sokourov traitent de la nature humaine, de son esprit, son âme. La trilogie

Le deuxième cercle (1990), **La pierre** (1992) et **Pages cachées** (1993) l'illustre bien. Mais c'est le déchirant **Mère et fils** en 1997, lauréat de plusieurs prix, qui le placent définitivement au premier plan de la scène internationale.

On retrouve les films de Sokourov dans les festivals internationaux, très rarement Sokourov lui-même : Locarno, Moscou, Paris... Mais aussi **Moloch**, présenté à Cannes

en 1999 et **Taureau** en 2001. Le film **L'arche russe** a également fait partie de la Sélection officielle du Festival de Cannes en 2002. De même, l'année suivante avec **Père, fils** également en compétition sur la Croisette.

Il a réalisé aussi **Le journal de Saint Pétersbourg : Mozart**. **Requiem**. (2004), **Le soleil** (2005), **L'élégie de la vie : Rostropovitch**. **Vishnevskaïa**. (2006), **Alexandra** (2007).

Faust

(Fiction, Russie, 2011, 134', VOSTF)

avec Johannes Zeiler, Anton Adasinskiy, Isolda Dychauk

Inspiré de Goethe, Faust reprend l'histoire du face-à-face avec le diable sous forme d'une méditation sur la corruption du pouvoir. Les personnages, en costumes XIXe siècle, y sont inquiétants et évoluent dans une atmosphère étouffante et nauséabonde de fin du monde.

(Lion d'Or à la 68e Mostra de Venise)

Faust est le film qui clôt la tétralogie de Sokourov sur le pouvoir : **Moloch, Taureau, Le soleil** et **Faust**. Il s'inspire de la première partie du Faust de Goethe. Une ville entière, où a été reproduite l'atmosphère du début du XIX^{e} siècle en Allemagne, a été construite dans les environs de Prague pour les besoins du tournage. Tourné en Allemagne, en Espagne et en Islande, il se déroule dans une atmosphère grise et jaune étouffante, peuplée de cadavres, de viscères où le malin lui-même, prêteur de gages mi-homme, mi-animal (Anton Adasinskiy) souffre d'ulcères purulents.

Quand on lui demande s'il aime détruire les mythes, il répond :

« Faust est un homme qui a réellement existé. Hitler est un homme qui a réellement existé. Lénine est un homme qui a réellement existé. Hirohito est un homme qui a réellement existé. Qu'est ce que je détruis ? Je ne fais que les observer comme des hommes réels ». Et d'ajouter : « Dans **Faust**, tout y est, comme s'il avait été écrit au XXIe siècle », dit-il, en estimant que tous les hommes politiques devraient lire cet ouvrage mythique.(*larussiedaujourdhui.fr*)

Ola Solum

Ola Solum (1943-1996) est norvégien.

Il a écrit des scénarii nombreux. Il commença à tourner en 1976.

Son plus grand succès fut **La ceinture d'Orion** (1985 Prix Amanda du meilleur film norvégien). Son suivant, **Second Sight** (1994) est une puissante évocation de la vie rurale en Norvège au Moyen-âge à travers l'histoire d'une enfant 'sauvage'. Il mit deux ans à tourner **Les vagabonds.**

Vagabonds / Landstrykere

(Fiction, Norvège, 1989, 138', VOSTF)
avec Trond Peter Stamsø Munch, Marika Lagercrantz

Sur la cote nord de la Norvège Edevart cherche à donner du sens à sa vie et à y trouver sa place. Il se lie d'amitié avec August, l'aventurier de retour au pays, qui, avec sa fantaisie et son imagination, a des rapports très libres avec la vérité et ils se lancent tous deux dans des entreprises qui les conduit à devenir des vagabonds en quête de réussite.

Puis il tombe sous le charme d'une fermière, mais celle-ci attend fidèlement le retour de son mari. Il attend donc aussi… D'après Knut Hamsun.

Fidèle au premier volet de la trilogie de Hamsun paru en 1927, **Les Vagabonds** n'hésite pas à aborder les cotés les plus sombres des récits de Hamsun.

Christian Stahl

Christian Stahl est né en 1970 à Cologne. Il a étudié la littérature allemande et l'Histoire à Berlin, puis à Oxford. Animateur, enseignant, correspondant pour la radio, il a eu des projets de films avec des punks de l'Alexanderplatz de Berlin et des jeunes de Srebrenica. Il réalise en 2004 le docu fiction **Vie de chien (Hundeleben)** avec Otto Sanders. **Un caïd à l'ombre** est son premier long-métrage documentaire, très remarqué à Locarno en 2011.

Un caïd à l'ombre / Gangsterläufer

(Documentaire, Allemagne, 2011, 90', VOSTF)
A Berlin, dans le quartier de Neukölln des bandes organisent des jeux brutaux d'où le vainqueur sort caïd. Le documentariste Christian Stahl rencontre Yehya, un des ces petits caïds qui purge trois ans de prison, à l'intelligence déroutante. Six années durant il a suivi son parcours et mesuré le gouffre entre les réalités de la rue, les traditions des familles déracinées et les aspirations sociales.

Adrijana Stojković

Née en 1976, cette réalisatrice signe son premier long-métrage en 2011 avec **The Box**.

Elle a fait ses études de lettres à Belgrade, et y enseigne à la faculté d'Arts du Spectacle. Sept courts métrages et dix documentaires (dont deux longs) sont à son actif, souvent remarqués et récompensés dans des festivals et manifestations internationaux.

The Box / Kutija

(Fiction, Serbie, 2011, 86', NB, VOSTF)
avec Ivan Djordjevic, Marko Janketic, Slobodan Negic

Trois hommes, déménageurs de leur fonction, sont sur les dents car tous les diplomates plient bagage à Belgrade en 1992. Les cartons du titre s'empilent, ainsi que leurs interrogations car leur avenir à eux est aussi en train de prendre des directions qu'ils n'avaient pas imaginées. D'après le roman de Slavoljub Stanković.

Début très brillant pour Adrijana Stojkovic dont cette tranche de vie polyphonique, riche en monologues alternant avec des scènes au rythme enlevé, démontre la grande maîtrise technique.

Tourné en noir et blanc ce film est aussi riche en symboles : tous ces cartons, ces vies qu'on voudrait plier comme des bagages, ces petites boîtes où ont disparu les rêves, ces paquets qu'on emporte en laissant le déluge après soi ? Belgrade se vide avant les bombes et ces trois héros pensent à leur musique, leurs amours, leur passion pour le foot, ces petites histoires face à la grande en disent long et font en sorte que ce film ne soit jamais déprimant.

Martin Šulík

Né en 1962 en Slovaquie, il a étudié le cinéma à l'Académie des Arts du Spectacle de Bratislava et obtenu son diplôme en 1986. Il a réalisé **Le jardin** en 1995.

Gypsy / Cigán

(Fiction, Slovaquie/République Tchèque, 2011, 107', VOSTF)
avec Ján Mižigár, Martin Hangurbadžo, Martina Kotlárová

Dans son pauvre village Adam n'aime que la boxe et son amie Julka. Après la mort violente de son père, le remariage de sa mère avec son beau-frère entraine Adam et son frère sur des sentiers dangereux, où leurs rêves vont s'effriter.

(Label Europa Cinemas du meilleur film européen au 46ème Festival International de Karlovy Vary, Prix du Jury aux Arcs 2011).

Le jury de Karlovy Vary a declaré :

« Gypsy est un portrait puissant et authentique des difficultés que rencontre une communauté de Roms et plus précisément des obstacles qui se dressent devant les jeunes sur le chemin de leur liberté. Martin Šulik dirige habilement une distribution imposante composée à la fois d'acteurs professionnels et amateurs dans un vrai village, nous présentant une tragédie moderne, convaincante, qui, nous le pensons, plaira à tous les amoureux de cinéma à travers le monde. »

Nyrki Tapiovaara

Nyrki Tapiovaara (1911-1940), réalisateur talentueux, est mort pendant la guerre russo-finlandaise. Avec **Juha** il signe un grand classique du cinéma.

Juha

(Fiction, Finlande, 1937, 96', NB, VOSTF)

avec Hannes Närhi, Irma Seikkula, Walle Saikko

Adaptation du roman de Juhani Aho, ce drame naturaliste est magnifié par la démesure du paysage désertique, où l'arrivée d'un étranger bouleverse la vie d'une jeune fermière mariée contre son gré.

« **Juha**, situé dans les paysages arides de la Finlande du Nord, est un triangle dramatique dans lequel la description de la nature sublime se mélange, d'une façon organique, à celle des personnages. Innovateur radical et cosmopolite, Tapiovaara, paradoxalement, avait trouvé sa vocation d'artiste en se consacrant à l'interprétation et à la réappropriation de l'héritage culturel de son propre pays. » *Sakari Toiviainen, Supplément Cahiers du Cinéma, avril 2008*

Béla Tarr

Né en 1955 à Pécs, Hongrie.

Ouvrier avant de se lancer dans le cinéma, Béla Tarr tourne **Le nid familial**, son premier long-métrage, en 1977. Une œuvre réalisée en quatre jours alors qu'il n'a que 22 ans. Le cinéaste s'inscrit ensuite à l'Ecole supérieure de cinéma et de théâtre de Budapest, dont il ressort diplômé en 1981. Dans **Macbeth** (1982), il pose les premiers jalons de son style caractéristique, film qu'il tourne pour la télévision. Créateur dès 1980 du studio indépendant Tàrsulàs (que les autorités hongroises fermeront cinq ans plus tard), Béla Tarr se forge peu à peu un style, lent et centré sur le social, et réalise **Damnation** (1987), puis part enseigner à la Filmakademie de Berlin.

En 1994, après sept ans de travail pour adapter le roman, sort **Satantango**, film de plus de sept heures sur la chute du communisme, considéré par les observateurs comme son chef-d'oeuvre.

Son premier film à être distribué en France,en 2003, est **Les harmonies Werckmeister**, tourné en 2000. Le réalisateur a connu d'énormes difficultés pour réunir les fonds nécessaires à la réalisation de ce long-métrage qui constitue le point final de sa trilogie.

En 2004 Béla Tarr a commencé à travailler sur l'adaptation du roman de Simenon **L'homme de Londres**. Il a connu de nombreuses difficultés lors du tournage, avec notamment le suicide d'Hubert Balsan, le producteur. Après un temps d'arrêt, il est tout de même parvenu à boucler le tournage du film qui a connu l'honneur d'une sélection en Compétition Officielle lors du Festival de Cannes 2007.

Le Cheval de Turin est sa dernière œuvre, il affirme ne plus vouloir réaliser de films et a produit **Hongrie 2011** dans cet esprit.

Le Cheval de Turin / A Torinói ló

(Fiction, Hongrie/France/Suisse/Allemagne, 2011, 146', VOSTF)
avec Erika Bok, Mihály Kormos, Janos Derzsi

Nietzsche, devint fou en consolant un cheval un jour de 1889. A partir de cette anecdote Béla Tarr nous entraine six jours dans la vie d'un père et de sa fille en rase campagne. (Ours d'Argent Berlin 2011)

Hongrie 2011 / Magyarország 2011

(Fiction, Hongrie, 2011, 70', VOSTF)

Collectif Produit par Béla Tarr

d' Ágnes Kocsis, Márta Mészáros, Bence Fliegauf, Miklós Jancsó, András Jeles, Ferenc Török, Simon Szabó, Péter Forgács, László Siroki, György Pálfi et András Salamon.

Décidé lui-même à ne plus toucher une caméra, Béla Tarr a demandé à onze compatriotes de faire la démonstration de la vitalité et de la diversité des cinéastes hongrois d'aujourd'hui.

« Nous tenons à dire que, même dans une telle situation, il est de notre devoir de créer, ce que nous sommes capables de faire dans ces circonstances particulières. » Béla Tarr Tous les cinéastes ont travaillé sans argent, avec du matériel prêté par des amis, bénévolement. Béla Tarr leur a donné carte blanche, car ces épisodes très différents les uns les autres étaient la seule façon de prouver à quel point la cinématographie hongroise actuelle est haute en couleur. » *Déclarations à l'occasion de la Berlinale 2012, où, le 18 février, une soirée spéciale de projection fut suivie d'un débat autour de Béla Tarr.*

Joachim Trier

Diplômé de la National Film and Television School en Angleterre, Joachim Trier a déjà à son actif de nombreux courts-métrages et un long-métrage **Nouvelle Donne** (2006).

Joachim Trier a signé les courts-métrages **Procter** (2002), **Pieta** (2000) et **Still** (2000), qui ont été projetés dans plus de 30 festivals à travers le monde où ils ont raflé de nombreux prix. (Prix du Meilleur Film anglais et du Meilleur Film européen aux European Film Awards à Edimbourg en 2002).

Oslo, 31 août /
Oslo 31. August

(Fiction, Norvège, 2011, 96', VOSTF)
avec Anders Danielsen Lie, Hans Olav Brenner, Ingrid Olava

Anders se rend en ville le temps d'une journée et fait le point sur ses rêves envolés, les occasions manquées, il s'interroge sur l'avenir qu'on lui propose et les portes qui se ferment, et il regarde sa solitude en face avec courage. Nouvelle adaptation, après Louis Malle, du ***Feu Follet*** *de Drieu La Rochelle, ce film est aussi le portrait d'une ville.*

« …j'ai cherché le contraste, notamment entre sa tragédie intime et la beauté, la vie qui palpitent autour de lui » *Joachim Trier à Christine Masson*

Jan Troëll

Né en 1931 en Suède, Jan Troëll a d'abord été instituteur pendant neuf ans avant de devenir célèbre comme cinéaste au milieu des années 60. Il tourna d'abord des documentaires et fut l'assistant de Bo Wideberg en 1962. **Here's Your Life**, en 1966, fut sa première réalisation. C'est avec **Les émigrants** (1971) et **Le nouveau monde** (1972) qu'il révéla tous ses talents et il obtint alors une reconnaissance internationale. Il tourna ensuite quelques films aux USA, notamment **Zandy's Bride** en 1974, **Hurricane** (1979). Il réalisa **Le vol de l'aigle** (1982). Il reçut le prix de la mise en scène à Berlin pour **Il Capitano / A Swedish Requiem** (1992) et **Instants éternels** (2008) fut nominé pour le meilleur film étranger au Golden Globe en 2009.

Hamsun

(Fiction, Danemark/Suède/Norvège, 1995, 166', VOSTF)
avec Max Von Sydow, Ghita Nørby

La fascination de Knut Hamsun (Prix Nobel 1920) pour le nazisme vers la fin de sa vie fut longtemps un sujet tabou et douloureux en Norvège.

Le film fait le portrait d'un personnage autoritaire, irascible, inconstant, d'un homme attaché à sa nation au point de se laisser éblouir par les funestes prophéties du nazisme.

Max Von Sydow incarne admirablement ce patriarche qui dût rendre compte de ses prises de position à la fin de la guerre.

(Grand prix du jury au festival de Cinéma Nordique à Rouen en 1997)

Le film est né en 1979 après que Thorkild Hansen, historien, auteur d'un livre sur le procès de Hamsun ait contacté Troëll car il souhaitait qu'il soit adapté.

« …(Troëll) fait en sorte que son Hamsun n'éveille pas la pitié mais plutôt une peur évoquant le Roi Lear, capturant l'hubris de cet homme, son pouvoir, son entêtement, et sa profonde trahison de lui-même. » *Peter Keough, Boston Phoenix, 28/8/1997.*

Athina Rachel Tsangari

Athina Rachel Tsangari née en 1966, partage sa vie entre sa Grèce natale et les Etats-Unis où elle a étudié le cinéma à New York et elle fréquente les groupes d'avant-garde autour de Richard Linklater (elle est directrice artistique et cofondatrice du Cinematexas International Short Film Festival de Austin). En 2002 son premier long-métrage, toujours inédit en France, **The Slow Business of Going**, road-movie tourné dans neuf villes du monde, a été désigné par les critiques de Village Voice parmi les meilleurs films non distribués. Elle a fondé en 2005 Haos Film, qui a notamment produit les trois premiers films de Yorgos Lanthimos, **Kinetta**, **Canine** (Prix Un Certain

Regard en 2009) et **Alps**, actuellement en postproduction, récompensé à la Mostra de Venise en 2011.

Attenberg

(Fiction, Grèce, 2010, 95', VOSTF)
avec Ariane Labed, Evangelia Randou, Vangelis Mourikis, Giorgos Lanthimos

Marian vit seule avec son père malade et se passionne pour les documentaires animaliers d'Attenborough et la musique gothique. Elle et sa meilleure amie Bella, se livrent à toutes sortes de facéties pour briser la monotonie de leur existence. Jusqu'au jour où l'arrivée d'un étranger vient bousculer son existence.

(Coupe Volpi de la meilleure interprétation pour Ariane Labed à Venise en 2010, Prix Mademoiselle Ladubay à Angers)

« Buster Keaton représente pour moi le comédien le plus sublime et exact dans sa façon de mettre en tension tragédie et burlesque. » *Athina Rachel Tsangari en entretien avec Arnaud Hée (12/09/2011 critikat.com)*

« Point de symbolisme abscons dans la répétition de ces séquences où Marina et Bella s'adonnent à des démarches excentriques, il s'agit simplement d'apprendre à tenir debout, à se mouvoir dans l'espace, et à habiter celui-ci. À ce titre, **Attenberg** constitue également, et ça n'est pas rien, le plus beau réinvestissement du burlesque depuis bien longtemps, dans ce qu'il a de plus précieux : l'étrangeté et les aspérités du réel, le rapport tragique au monde, et les étranges contorsions que l'on est amené à exécuter pour essayer d'y prendre place. » *Arnaud Hée (http://www.critikat.com/Attenberg.html)*

« **Attenberg** navigue donc dans les eaux troubles de la comédie dépressive façon Greenberg. Mais avec ce quelque chose particulier qui semble présider au cinéma d'Athina Rachel Tsangari et de sa bande : un ton mystérieux, sarcastique, une forme de faux réalisme (cadrage millimétré, scènes presque chorégraphiées), piraté par quelques bizarreries (le plan final de la bande-annonce). » *Les Inrockuptibles 9/9/2010*

Mila Turajlic

Mila Turajlic est née en 1979. Elle a étudié les relations internationales et les sciences politiques, puis est allé à la London School of Economics (où elle a eu un master de Médias et Communication), et aussi une licence en Cinéma et Production Télévisuelle en Arts du Spectacle à Belgrade.

Pour ce documentaire elle a fait cinq ans de recherche.

Cinema Komunisto

(Documentaire, Serbie, 2010, 100', VOSTF)

A travers l'exploration des studios de cinéma Abala (« Hollywood de l'orient », désormais ville fantôme surplombant Belgrade), toutes les mythologies de l'ère Tito sont passées en revue. Traitant ces studios comme métaphore du destin yougoslave, elle a examiné 300 films, rencontrant au passage Richard Burton ou Orson Welles en compagnie de Tito.

Dans un entretien accordé à Serge van Duijnhoven pour le festival d'Amsterdam en 2010, la réalisatrice a déclaré :

« En un certain sens, l'illusion yougoslave est née dans ces studios Avala. Pour moi, ils représentent un point de départ plein de promesses, en ce que les décors qui s'effondrent révèlent quelque chose de la scénographie en ruine du monde où nous vivons. J'ai compris que je pouvais raconter toute l'histoire de la Yougoslavie à travers celle précisément de ces studios. Parce que la façon dont ils filmaient ressemble un peu à la façon dont ils fabriquaient le pays. La Yougoslavie, au bout du compte, comme tous ces films magnifiques qui furent tournés là-bas, c'était une grande illusion. Une grande histoire. Contée par Tito. A la base c'est ce qu'il a fait. Il a raconté aux yougoslaves une très bonne histoire. Une histoire où les gens rêvaient de vivre. A la mort du conteur, le pays s'est effondré. » (*sergevanduijnhoven.wordpress.com)*

Liv Ullmann

Liv Ullmann est née à Tokyo en 1939 et a passé son enfance au Canada et à New-York avent de s'installer en Norvège. Elle a fréquenté une école d'art dramatique à Londres et fait ses débuts sur scène à 17 ans. Elle interprètera aussi des pièces de Bertolt Brecht, Goethe, Henrik Ibsen. De 1969 à 1995 elle n'a jamais eu de rôle au cinéma en Norvège.

Persona marque le début de sa collaboration avec Bergman, dont elle fut l'épouse et, avec Bibi Anderson, une des actrices régulières jusqu'en 2003. Leur fille Linn joue parfois enfant, dans ses films.

Ses talents sont multiples et elle a tourné dans de nombreux films internationaux. Elle a écrit deux livres, dont une autobiographie, et a été ambassadrice de l'Unicef. En 1984 elle préside la 34ème Berlinale.

Puis Liv Ullmann décide à son tour de se mettre à la réalisation, avec **Sofie** (1992) et **Kristin Lavransdatter** (1995), d'après Sigrid Undset, prix Nobel. **Entretiens privés** sort en 1996 et **Infidèle** en 2000, sélectionné en compétition officielle au festival de Cannes Les scénarios de ces deux derniers sont signés Ingmar Bergman. En 2002, Liv Ullmann était invitée à présider le jury international à Cannes. En 2006 Ullmann annonça qu'elle devait renoncer avec regret à réaliser **La maison de poupée**, son projet avec Cate Blanchett et Kate Winslet, faute de moyens. Néanmoins, en 2009, elle dirigea Cate Blanchett dans **Un tramway nommé Désir**, au théâtre en Australie, puis à Washington DC et ensuite New-York. A cette occasion elle a reçu le prix Helen Hayes comme meilleure actrice et productrice étrangère en 2009.

En 2010 à Oslo elle lut un texte 'I have no enemies' à la remise du Prix Nobel de la Paix en l'absence du lauréat, emprisonné en Chine.

En 2011 elle a participé à un film allemand/norvégien **Deux vies** et en 2012 elle va diriger un film irlandais, adaptation de **Mademoiselle Julie** de Strindberg.

Infidèle / Trolösa

(Fiction, Suède/Norvège, 2000, 142, VOSTF)

avec Lena Endre, Erland Josephson, Krister Henriksson

Un homme, Ingmar Bergman, dans une salle de projection, scénarise une histoire ancienne, dont il fut acteur. Markus et Marianne formaient un couple heureux, qui vola en éclat avec la relation que Marianne établit avec David (Bergman), le meilleur ami de Markus. Ce vieil homme fouille sa mémoire et se penche sur la souffrance, avec une volonté obstinée d'analyser le mal qui a été fait alors.

(Sélection officielle au Festival de Cannes en 2000, Sant Jordi et Guldbagge Award de la Meilleure Actrice Étrangère pour Lena Endre en 2001)

« Bergman ne voulait pas le voir comme un film religieux, ça l'effrayait. Mais pas moi. Beaucoup dépend des choix qu'on fait dans la vie. Peu importe : Dieu est là, le pardon existe, dit Ullman, et elle m'expliqua comment elle a montré dans le film, en laissant le réalisateur vieillissant caresser avec grâce la nuque de son moi plus jeune. (…) Les thèmes religieux effraient Bergman, mais il confie tout de même le scénario à Ullmann, en sachant bien qu'elle les mettra en évidence. Ullmann a ajouté l'enfant dans la tragédie de la rupture, l'enfant qui devient invisible dans les agissements égocentriques des adultes Avec une fierté contrôlée, elle m'a confié ce que Bergman a dit concernant l'ajout : -j'aurais aimé y avoir pensé, parce que cela focalise encore mieux l'histoire » *Entretien avec Per Haddal à Cannes en 2000*, Face à face, Liv Ullmann et le Cinéma, *2005, Institut du film norvégien, série 13, p.42.)*

« ... Le film décrit avec méthode et cruauté la plus banale des histoires où le romanesque côtoie le roman de gare (adultère dans les chambres d'hôtel, rendez-vous secret, irruption du mari au nid douillet) et l'analyse psychanalytique du couple et de son enfer. Laboratoire du sentiment et de la conscience, le film décline les scènes de couples attendues : mensonge, culpabilité, aveu, lâcheté, égoïsme. Ce qui fait mal s'expose durablement ici relayé en cela par une mise en abyme du temps avec l'instauration d'un dispositif émotif itératif. » *(objectif-cinéma.com)*

« On n'y décèle pas la seule empreinte de Bergman; ses scénarios et sa photographie tiennent également de Wim Wenders, Theo Angelopoulos et István Szabó. Ses adaptations littéraires font penser à François Truffaut et à son univers épique, qui l'ont peut-être aussi influencée. Ses films affichent clairement leur propos social. Ils contrastent avec les idées et les valeurs du monde moderne. L'éthique et la religion font progresser l'intrigue. Le décor, l'image, la direction artistique et les dialogues soulignent et reflètent la mentalité de l'époque. » *Jan Erik Holst, Oslo, le 17 mai 2005 pour le Festival de la Rochelle.*

« La mise en scène de Liv Ullmann, qui assume parfaitement sa théâtralité, redessine la géographie de la tragédie grecque : la maison de l'écrivain figure l'orchestre où se tiennent les choreutes qui commentent l'action, tandis que le récit proprement dit se déroule sur scène où évoluent les acteurs. Avec une économie de moyens et une fluidité narrative digne de Bergman, la cinéaste passe d'une sphère à l'autre en se limitant aux plans séquences et aux gros plans qui scrutent la douleur sur les visages. » *Franck Garbarz, Positif 477, novembre 2000, dans Guérin, Nicolas,* Cents cinéastes d'aujourd'hui/ 50 ans de la revue Positif, *Dreamland, Paris, 2002 p204.*

Andres Veiel

Andres Veiel est né à Stuttgart en 1959. Il a étudié la psychologie à Berlin. Il a réalisé de nombreux documentaires, dont **Balagan** en 1993, et **Les survivants** en 1996, qui lui a valu le Prix Adolf Grimme. Deux autres documentaires, **Black Box RFA** (2001) et **Le coup de pied** (2006) lui ont valu l'attention des critiques. Avec **Qui d'autre à part nous ?** il signe sa première fiction.

Qui d'autre à part nous ? / Wer wenn nicht wir ?

(Fiction, Allemagne, 2011, 124', VOSTF)

avec August Dielh, Lena Lauzemis, Alexandre Fehling

Fils d'un poète célébré par les nazis, Bernward Vesper vit en Allemagne et les années soixante débutent alors que son pays est englué dans son passé. Etudiant en rhétorique à Tübingen, il rencontre Gudrun Ensslin, un grand amour commence. Ils partent à Berlin en 1964 et s'engagent tous deux dans la contestation. Andreas Baader les rencontre alors et leur amour se complique. Qui d'autre à part eux saurait faire bouger le pays en ces années de plomb?

(Prix Alfred Bauer à la Berlinale de 2011)

Peter Watkins

Grâce aux portes ouvertes par le Free Cinéma, la BBC engage une série de cinéastes qui deviendront bientôt célèbres. Peter Watkins (né en 1935) est de ceux là. En 1964 **Culloden** reconstitue une bataille de 1746 sous forme de reportage d'actualité. C'est une première et un succès. En 1966 **La bombe**, sous forme de pseudo-film d'archive, sort en salle mais n'aura l'autorisation de diffusion télévisée qu'en 1985. Ironiquement le film obtient l'Oscar du meilleur documentaire! Il part aux USA et le controversé **Punishment Park** (1971) est une grande réussite formelle.

Il travaille ensuite avec les télévisions scandinaves, vit en Lituanie un moment **The Journey** (Sweden/Canada, 1983-87) film de quatorze heures trente, fut divisé en chapitres de 45 minutes se terminant tous sur une interrogation. **Free Thinker** (1994) and **La commune** (2001) sont encore l'occasion de constater que ses sujets et sa technique ne sont pas au goût du jour.

« Dérangé par la relation passive, hiérarchisée, et fondée sur l'idée de spectacle que le cinéma ou la télévision établit avec le spectateur, Watkins n'a eu de cesse, à travers son œuvre, de déconstruire cette dynamique et d'explorer d'autres possibilités. Inévitablement, s'en prendre aux structures politiques qui gouvernent la distribution dans les média a mené à des conflits avec ces mêmes institutions qui l'avaient autrefois soutenu. » *Will Fowler (screenonline.org)*

Edvard Munch

(Documentaire, Norvège/Suède, 1973, 165', VOSTF)
avec Geir Westby, Gro Fraas, Kerstii Allum

Biographie du peintre qui incarne l'expressionisme. Mêlant les éléments de sa vie privée et ses recherches artistiques, Watkins montre un homme révolté contre toutes les formes de censure.

« Cinéaste au regard acéré et virulent, Peter Watkins a trouvé un sujet idéal en la personnalité torturée du peintre Edvard Munch. Renouvelant les codes du biopic, entre reportage et reconstitution historique, il invente une symphonie virtuose où se mêlent l'homme, son métier, une époque. Un tourbillon des sens totalement fascinant. Vie d'artiste en marge, reniant ses origines petites-bourgeoises pour une vie de bohème et de voyage, il n'est rien d'étonnant à ce qu'un personnage aussi ambigu et engagé qu'Edvard Munch ait pu intéresser le cinéaste Peter Watkins. (…) Qu'est-ce que le genre historico-documentaire de Watkins ? Un mélange de reconstitution minutieuse de décors, costumes et de situations historiques, régulièrement « perturbée » par l'incursion d'une voix off journalistique ; celle du réalisateur, qui interviewe « en direct » les personnages. Manière audacieuse d'injecter des informations chiffrées et factuelles dans un récit qui pourrait très bien s'en passer, elle définit la démarche historique critique de Watkins. » *Laurence Reymond - 07 mai 2008 (fluctuat.net)*

Nicolas Winding Refn

Le danois Nicolas Winding Refn a été récompensé pour **Drive** à Cannes en 2011. A 41 ans il avait déjà une solide réputation, grâce à sa trilogie **Pusher**. Son film **Bronson,** tourné en anglais, se passe dans les prisons anglaises. Son utilisation de la violence est exceptionnelle, mais aussi exceptionnellement réussie.

Le guerrier silencieux / Valhala rising

(Fiction, Danemark/Royaume-Uni, 2009, 93', VOSTF)
avec Mads Mikkelsen, Maarten Steven, Jamie Sives

Un guerrier borgne et muet, à la force surnaturelle, a été prisonnier des années mais il s'enfuit avec un enfant après avoir tué son ennemi. Ils commencent un voyage au cœur des ténèbres quand soudain le brouillard encercle le navire qui les porte, et lorsqu'il se lève, une terre inconnue se présente alors à eux. Elle va leur révéler ses secrets.

Le guerrier silencieux est un choc, un film hors norme. Toutes proportions gardées, on pourrait dire qu'il est au film de Vikings ce que **2001 : l'odyssée de l'espace** est à la science-fiction : (...) une réinvention du genre (...). *Positif*

Krzysztof Zanussi

Né en 1939 à Varsovie, Pologne, Krzysztof Zanussi effectue d'abord des études de physique à Varsovie, puis de philosophie à Cracovie. Il étudie ensuite le cinéma à l'Ecole de Lodz auprès du cinéaste Andrzej Munk.

Après avoir réalisé plusieurs court-métrages (dont certains sont primés dans différents festivals, notamment **Le Chemin du ciel** qui obtient le Grand Prix du Festival des films amateurs en 1958) dès la fin des années 1950, Krzysztof Zanussi met en scène son premier long-métrage, **La Structure du cristal** en 1969. Le film remporte des prix dans de nombreux festivals (Pologne, Argentine, Espagne et Panama). Le lien entre le titre de ce film et les études de physique qu'il a effectuées se retrouve dans ses œuvres suivantes : **Illumination** (1973), **La constante** (1980). Krzysztof Zanussi est considéré comme l'un des cinéastes les plus brillants de "la troisième génération". Ce groupe est composé de cinéastes qui, contrairement à Andrzej Wajda ou Andrzej Munk, n'ont pas vécu la tragédie polonaise de la Seconde Guerre mondiale. Ses films les plus récents sont **La vie est une maladie sexuellement transmissible** (2000)**, Le cœur sur la main** (2009).

Son cinéma est imprégné de la période de transition où il a grandi, entre les fantômes du stalinisme et les prémices du libéralisme économique.

Krzysztof Zanussi donne des cours à l'Ecole de cinéma de Lodz dont il a jadis été l'élève. En 1973, il est nommé vice-président de l'Association des Cinéastes polonais. Il a reçu le Prix pour l'ensemble de l'oeuvre, en1981, au New York Film Critics Circle Awards.

Depuis 2002 il est vice président de la Fondation du Centre de la Création Nationale. Il est professeur à l'université de Silésie, au collège Civitas et à l'Université de Varsovie.

Persona non grata

(Fiction, Pologne, 2005, 106', VOSTF)
avec Jerzy Stuhr, Daniel Olbrychski, Nikita Mikhalkov

Après le décès de sa femme, Wiktor, un ambassadeur polonais en poste en Uruguay, fait le point sur sa vie, aussi bien sur le plan sentimental que sur celui de ses idéaux politiques.

Il a été nominé à la Biennale de Venise en 2005.

« Les thèmes des films de Zanussi sont imprégnés d'une forte dose de morale. C'est un regard d'analyste jeté sur une société repue de contradictions et où s'affrontent toutes sortes d'idéaux. L'éthique voudrait que chaque membre de la société, qu'il scrute et diagnostique avec l'œil d'un chirurgien, soit satisfait dans ses moindres besognes. Rien n'en était fait. Le mal est profond et l'indignité intellectuelle a maillé les réseaux et souillé les tempéraments. Zanussi préfère laisser les réponses tou-

tes faites à ceux qui en ont besoin et se lance à bras le corps dans des voies rocailleuses où il questionne l'essence du monde…les films de Zanussi offrent tout un éventail de lectures. La cérébralité des protagonistes est le trait de caractère qui ressort de chaque analyse. Des idéalistes contre des matérialistes, la science contre le scientisme, le savoir contre l'ignorance, déterminisme contre relativisme. Zanussi adore les face-à-face. Il en tire l'énergie première de son style. Sous son zoom et ses lentilles de grossissement défile tout un monde à la recherche d'un idéal perdu. Comprendre les films de ce polonais qui parle plus de sept langues, exige une lecture d'un itinéraire passé par bien de soubresauts.» *(razakcinema.blogspot.com)*

Dragomir Zupanc

Né à Ljubljana en 1946. Diplomé à l'Ecole d'Art Dramatique de Belgrade dans la promotion d'Alexandre Petrovic. Il a réalisé plusieurs films et projets pour la télévision. Il écrit des scénarios pour le cinéma et la télévision ainsi que des critiques. Ses films- portraits sur les réalisateurs les plus importants de l'ex-Yougoslavie (Želimir Žilnik, Kqrpo Godina) de la série *Contribution à l'histoire du cinéma yougoslave et la pornographie politique* ont été présentés dans de nombreux festivals et ont été récompensés au festival de Bar, Belgrade, Gorica. Il est le réalisateur en chef de la chaîne RTS à Belgrade. En 2010 le festival a programmé **Danilo Kiš : Souvenirs et témoignages** (2009).

Mystère Makavejev / Misterija Makavejev

(Documentaire, Serbie, 2012, 60', VOSTF)

Les amies, les collègues et les collaborateurs évoquent, pour ses 80 ans, le plus grand réalisateur d'avant-garde serbe – Dušan Makavejev.

Andreï Zviagintsev

Né en 1964, en Sibérie, il entre à l'école de théâtre de sa ville à seize ans. En 1986, il est admis au concours d'entrée du GITIS (le prestigieux institut de théâtre de Moscou). Diplômé en 1990, il choisit le théâtre expérimental mais ne peut, faute de moyens, produire de spectacle. Depuis 1988, il se passionne pour le cinéma : son premier choc a été **L'avventura** de M. Antonioni. Dès 1993 il réalise des scénarios publicitaires, puis des épisodes de séries pour Ren-TV.

Andreï Zviagintsev a conquis une célébrité mondiale grâce à son premier film **Le retour** (Lion d'Or au Festival de Venise en 2003). Son second film, **Le bannissement**, (2006), s'inspirait d'une nouvelle de William Saroyan.

Elena / Елена

(Fiction, Russie, 2011, 109', VOSTF)

avec Andreï Smirnov, Nadezhda Markina, Elena Lyadova

Alors que Vladimir, son riche époux, sentant sa mort prochaine, décide de léguer sa fortune à sa fille, Elena va tout mettre en œuvre pour le contrer afin de venir en aide à sa propre famille démunie, dans une course contre la montre entrainant le spectateur d'un

monde à l'autre de la société russe contemporaine. Mélange de film noir et de drame social, ce film fait un admirable portrait de femme.

(Prix spécial du jury Un Certain Regard Cannes 2011, Meilleur film de fiction, Prix de l'Aigle d'or, Russie, 2012, Meilleure réalisation, Prix de l'Aigle d'or, Russie, 2012, Grand prix, Festival du film de Gand, Belgique, 2011)

« Elena offre un travail sensationnel sur les saveurs du monde contemporain. Il ne s'agit pas que de décoration, loin de là. Certains moments, particulièrement ceux qui suivent l'héroïne à la trace, comme dans une chasse embusquée et discrètement enchanteresse, sont de vrais petits cristaux symphoniques, où un mouvement de caméra, une nappe musicale ample et vibratoire, le soupir d'une machine industrielle avoisinante, le grincement d'un train dans le lointain, se précipitent à l'unisson d'un plan ou d'un champ-contrechamp inoubliables. » *Olivier Séguret (Libération, 23 mai 2011).*

Rencontres et événements

Table ronde

Samedi 17 mars 15h30-17h
à l'Entrepôt
L'adaptation d'œuvres littéraires classiques ou modernes au cinéma.
Quand les prix Nobel et les autres s'invitent sur les écrans…

En présence de Henning Carlsen, auteur d'une des plus belle adaptations cinématographiques du cinéma mondial : **La faim**.

Le dimanche du Moulin d'Andé

Dimanche 18 mars à 11h
Projection en deux parties (11h et 15h).
La projection sera suivie d'un débat.

Cinema Komunisto
(Documentaire, Serbie, 2010, 100, VOSTF)
de Mila Turajlic
Enquête sur le mythe de la Yougoslavie vue par Tito,
metteur en scène de l'Histoire de 'son' pays et fasciné par le cinéma.
En 1945, le président yougoslave, Tito, crée les studios Avala Film, les deuxièmes plus grands en Europe. Ce nouveau cinéma (superproductions populaires) a joué un rôle majeur de promotion de l'effort national.

Entrée libre aux projections. Déjeuner 20 € (réservation obligatoire)
Moulin d'Andé, Centre Culturel de Rencontre
65, rue du moulin, F-27430 ANDE (Eure - Normandie)
Tél : 02.32.59.90.89 / Fax : 02.32.61.08.78
Internet : www.moulinande.com

Signature à l'Entrepôt

7/9 rue Francis de Pressensé, 75014 Paris
Samedi 24 mars 15h30 – 17h
Signature d'ouvrages
de Sylvie Rollet
(Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, Département Cinéma & Audiovisuel).
Spécialiste de poétique filmique, de l'autoportrait au cinéma, des figures filmiques de l'exil, de l'adaptation cinématographique et de Théo Angelopoulos. Une éthique du regard ; Voyage à Cythère ; Théo Angelopoulos au Fil du temps ; Enseigner la littérature avec le cinéma ; Figures de l'exil.

Margery Arent-Safir et Arts Arena présente : Projection et débat autour de Boris Pasternak

Le dimanche 25 mars à 17h aux Door Studios
9 bis rue Lesdiguières, 75004 Paris
Svetlana Rezvouchkina a obtenu en 1982 son diplôme de journaliste pour la télévision à l'Université de Moscou. Elle a tourné son premier documentaire en 1986. Elle a réalisé plus de vingt films et émissions et produit plus de 40 projets pour des chaines de télévision russes. Productrice en chef au Studio Lavr, elle a été récompensée dans divers festivals.

Le crime de Boris Pasternak /
Преступление Бориса Пастернака
(Documentaire, Russie, 2011, 60', VOSTF)
avec Oleg Menchikov
Témoins et complices du 'crime' de Boris Pasternak défilent devant la caméra pour cette enquête. Oleg Menchikov qui a joué dans le film tiré du roman ***Docteur Jivago*** *joue le rôle de Pasternak et Aleksandre Feklistov est le narrateur.*

Débat en présence de :
Georges Nivat, universitaire français, historien des idées et slavisant, traducteur spécialiste du monde russe.
Michel Aucouturier, professeur émérite à Paris IV, slavisant et traducteur.
Jacqueline de Proyart, slavisante et traductrice.
Irina Kozovoî, écrivaine
Irena Bilic, réalisatrice, partie française du film

Projections et débats autour du cinéma danois

Maison du Danemark
142 Avenue des Champs Elysées, 75008 Paris

Mercredi 28 mars à 19h30
La belle vie / The Good Life
(Documentaire, Danemark, 2010, 84', VOSTF)
de Eva Mulvad
Deux danoises n'ayant jamais travaillé mènent une vie douce sous le soleil du Portugal. Mais l'argent vient à manquer…
Prix du meilleur documentaire au festival international de Karlovy Vary 2011.

Mercredi 4 avril à 19h30
Le président / The President
(Documentaire, Danemark, 2011, 52', VOSTF)
de Christoffer Guldbrandsen
Des personnalités politiques connues se livrent sans retenue, avouant leur soif de pouvoir, et les intrigues qu'ils sont prêts à fomenter.

Projection et débat
Maison d'Europe et d'Orient
3 passage Hennel, 75012 Paris
Lundi 9 avril à 20h
Visions d'Europe
(Collectif, Danemark, 75', VOSTF, 2004)
25 pays, 25 visions, 25 courts métrages de fiction autour de l'Europe de 2004.

Projection et débat autour du cinéma hongrois

Jeudi 12 avril à 16h
Institut Culturel Hongrois
92 rue Bonaparte, 75006 Paris
Hongrie 2011 / Magyarország 2011
(Fiction, Hongrie, 2011, 70', VOST anglais)
Collectif Produit par Bela Tarr
D'Ágnes Kocsis, Márta Mészáros, Bence Fliegauf, Miklós Jancsó, András Jeles, Ferenc Török, Simon Szabó, Péter Forgács, László Siroki, György Pálfi et András Salamon.
Onze réalisateurs dressent un portrait d'une Hongrie en crise et pourtant bien vivante.

En présence de l'Ambassadeur de Hongrie, son Excellence Lazlo Trocsanyi

Autour du cinéma d'Azerbaïdjan

Au Studio des Ursulines
10 rue des Ursulines, 75005 Paris
Mardi 3 avril à 19h
Projection et débat
Otage / Girov
(Fiction, Pologne, 2005, 91', VOSTF)
de Eldar Kouliyev
avec Gyuliar Nabiyeva, Gurban Ismailov, Vidadi Aliyev
Deux paysans, l'un azéri, l'autre arménien sont capturés au Karabakh.
Pourront-ils être échangés ?

Exposition de photos et projection exceptionnelle

Aux Door Studios
Dušan Hanak, réalisateur slovaque invité du festival en 2011, exposera à la galerie Door. En 2011 le festival a projeté **Images du vieux monde**, en sa présence.
Lors de son passage à Paris il est allé photographier des quartiers de Paris peu prisés.
Réalisateur slovaque né en 1938 à Bratislava, Dušan Hanák a créé une œuvre remarquable mêlant documentaire, fiction et création photographique. Il a étudié à la Famu à Prague, de

1960 à 1965. Il a fait ses débuts de cinéaste en réalisant des documentaires. L'un d'entre eux, **Učenie** (l'apprentissage) lui a valu le prix du jury en 1966 aux douzièmes Journées du film documentaire d'Oberhausen. Ses deux premiers longs-métrages **322** et **Images du vieux monde**, en 1969, l'imposent comme un des chefs de file de la Nouvelle Vague slovaque. Il rencontra des difficultés avec la censure avec certains de ses films comme **J'aime, tu aimes** (1980) qui fut primé à Berlin huit ans après sa réalisation. Il est l'auteur d'une dizaine de longs métrages de fiction et est l'une des personnalités les plus importantes du cinéma slovaque.

De nombreuses rétrospectives de son travail ont eu lieu dans le monde entier. Il reçut en 1991 le Prix d'Excellence Cinématographique à Denver et fut décoré en 2004 de la Croix de Pribina de première classe pour son « exceptionnel mérite dans le développement culturel de la République de Slovaquie ».

« Au jour d'aujourd'hui, regarder ses films donne, non seulement la joie qu'offrent des oeuvres d'art accomplies, mais on peut aussi les considérer comme un laboratoire pour apprendre à réussir. **»**

Viera Langerová, Critique de cinéma

Images du vieux monde / Obrazy starého sveta
(Documentaire, Slovaquie, 1972, 74', NB, VOSTF)
Interdit pendant quinze ans, ce film dont Martin Martinček a été le directeur de la photo, évoque la trajectoire de personnes qui, malgré une vie difficile, n'ont jamais abandonné ce désir éternel et immortel de liberté.

L'Atelier de design sonore de Branislava Stefanović de la Faculté des Arts Dramatiques de Belgrade

'Le Laboratoire de son **soba64** est un espace ouvert cherchant à élargir la capacité humaine à écouter et expérimenter le pouvoir de vie à travers la création sonore touchant le corps, la haute technologie et l'âme.' Manifeste de Branislava Stefanovic.

Professeur à la Faculté des Arts dramatiques de Belgrade, Branislava Stefanovic a jusqu'à présent dirigé un grand nombre d'émissions radiophoniques, de pièces de théâtre et de séries télévisuelles. Elle a réalisé **Black box** – installation sonore, **Glass box** – galerie sonore mobile, et orchestré les ateliers sonores **My Voice**, **Inner Sound**, et **Without Balance.**

Elle a reçu de nombreux prix: Radio Belgrade (1984,87,88), Prix FEDOR (1986,89), Prix JRT Ohrid Elle a participé aux concours internationaux de Brno (1989), Berlin (1989), Prix EUROPA – Berlin (2006), Transmediale 11 et 12 et Resonate Belgrade 2012.

Le laboratoire **soba64** a été créé par Branislava Stefanovic en 2010 à la faculté d'Arts dramatiques de Belgrade. Cet atelier met en réseau les arts (son, lumière, images, espace) et la technologie et la science (physiologie, philosophie, médecine) : le son comme pratique vivante a le pouvoir de briser toutes les limites, même les plus improbables.

Lectures

Lectures des lettres à Olga de Václav Havel au Musée de la Poste
Mardi 10 avril à 19h30

En partenariat avec la Fondation de La Poste, cette lecture sera suivie du premier film de Václav Havel.

En présence de représentants de l'Ambassade de la République Tchèque (sous réserve).

Lecture faite par Vlasta Chramostová, une des plus grandes actrices tchèques, tant au théâtre qu'au cinéma.

Dans les années soixante elle a joué dans tous les films cultes, mais son engagement comme signataire et co-fondatrice de la Charte 77 lui a valu d'être mise sur liste noire. Elle n'a jamais renoncé, organisant des séances de théâtre pour les dissidents dans son deux-pièces, donnant naissance à ce qu'on a appelé le 'théâtre d'appartement'.

Après la chute du régime, Vlasta Chramostová a participé à la naissance du Théatre Libre de Brno et est revenue au Théâtre National où elle est restée jusqu'à présent.

En 1998, le président Václav Havel décora Vlasta Chramostová de l'Ordre de T. G. Masaryk pour ses mérites et sa lutte pour la démocratie et les droits de l'homme. Elle a un des rôles principaux dans **Sur le départ**.

Son époux Stanislav Milota, caméraman de grands films tchécoslovaques et tchèques a également participé au film puisqu'il y incarne un petit rôle de photo-reporter.

Sur le départ
(Fiction, République Tchèque, 2011, 90', VOSTF)
de Václav Havel
avec Josef Abrham, Dagmar Havlova Veskrnova, Barbara Seidlova
Comédie douce-amère pour raconter la fin d'une époque, d'un amour et d'un homme qui va quitter la scène publique.

Les Samedis expérimentaux à 16h au Centre Culturel Serbe

123, rue Saint Martin, 75004 Paris

« Le film expérimental, ça n'est pas un genre, c'est une attitude. C'est personnel. C'est poétique. C'est une vision du monde.
Le film expérimental existe en dehors de l'industrie et en dehors du monde de l'art, c'est un art en marge.
Le film expérimental n'est pas expérimental : l'avant-garde, le mouvement underground, le cinéma indépendant, le cinéma singulier, appelez ça comme vous voulez, mais les réalisateurs ne font pas des expérimentations, ils font de l'art. » Pip Chodorov

Pointilly
(Film expérimental, 1972, 26')

d'Adolpho Arrietta
avec Françoise Lebrun, Dyonis Mascolo, Xavier Grandes, et Virginie Mascolo.
« Le film est resté suspendu dans l'air, comme un nuage. »

Tam Tam
(Film expérimental, France/Espagne, 1976, 58')
d'Adolpho Arrietta
Portrait sans complaisance des adeptes de St Germain des Prés
Leçon de vie

(Film expérimental, Belgique, 1995, 105')
de Boris Lehman
Des bruits, des cris, des chants… invitation à vibrer à la polyphonie quotidienne

Rencontres professionnelles

Tout au long du festival, après les projections, les invités du festival (réalisateurs, acteurs, producteurs, attachés culturels) rencontrent le public. www.evropafilmakt.com

Projection spéciale

Heimat, I et II / Eine deutsche chronik
(Fiction, Allemagne, 1984, 929', Couleur et NB, VOSTF)
avec Marliese Assmann, Eva Maria Bayerwaltes, Helga Bender, Henry Arnold, Dieter Schaad…
Immense saga d'une famille allemande entre 1919 et 1982. Une merveille.

Soirée de clôture

A la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration dans le cadre de l'exposition «J'ai deux amours».
293 Avenue Daumesnil, 75012 Paris
En présence de Jacques Toubon (président de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration) et de Doris Pack (Présidente de la Commission Culturelle au Parlement Européen)

Mardi 10 avril à 19h30

18h FILM SURPRISE

20h Cérémonie de Clôture – PRIX SAUVAGE

Jury présidé par Pierre Henri Deleau (fondateur du Festival International des Programmes Audiovisuels et responsable pendant trente ans de la sélection pour la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes)

Remise de prix par Doris Pack, Présidente de la Comission de la culture et de l'éducation du Parlement européen

Cocktail

CONFRONTATIONS EUROPE

Créée en 1992 par Philippe Herzog, et présidé depuis avril 2009 par Claude Fischer, Confrontations Europe est une Association non partisane. Elle réunit des dirigeants d'entreprises, des syndicalistes, des acteurs territoriaux, associatifs et politiques, des intellectuels et des étudiants de plusieurs pays d'Europe, autour d'un engagement : la participation active de la société civile à la construction de l'Europe. Avec la crise mondiale, l'association propose de consolider l'Union européenne et a l'ambition de mobiliser les citoyens et les acteurs autour d'options de sortie de crise vers un nouveau modèle de croissance.

fondation d'Entreprise LA POSTE

îledeFrance

REGION HAUTE NORMANDIE

AMBASSADE DU DANEMARK

MAIRIE DE PARIS

FONDATION HIPPOCRENE

La Fondation Hippocrène est une fondation d'utilité publique dont la mission principale est de contribuer à renforcer la cohésion entre jeunes européens. Elle fait "Vivre l'Europe" en soutenant des projets aussi bien culturels, éducatifs, qu'humanitaires. La Fondation Hippocrène se veut un lieu vivant de rencontres européennes entre des peintres, des musiciens, des philosophes, des écrivains, qui ont en commun l'idée de dépassement des frontières nationales. Depuis l'année 2001, c'est l'ancienne agence de l'architecte Mallet-Stevens (1886-1945), fondateur de l'Union des Artistes Modernes (1929), qui constitue le siège de la Fondation et son lieu d'exposition.

Maison d'Europe et d'Orient

centre culturel de serbie

AMBASSADE DE NORVÈGE

GOETHE-INSTITUT

INSTITUT FINLANDAIS

Slovenský inštitút
Institut slovaque

LA BOITE A FILMS

UNAFF
United Nations Association Film Festival
Traveling Documentary Film Festival

INSTITUT HONGROIS DE PARIS

L'Institut hongrois est l'un des plus anciens centres culturels étrangers à Paris. L'Institut hongrois de Paris (IHP) présentera lors du festival l'Europe autour de l'Europe, son projet consistant à mettre sa salle de projection au service de la promotion du cinéma d'Europe centrale et orientale. L'IHP réalisera ce projet dans le cadre d'un processus de modernisation de son infrastructure, en premier lieu en partenariat avec les centres culturels des 4 pays participants (la Hongrie, la Slovaquie, la République Tchèque et la Pologne, pays membres du groupe de Visegrad "V4"). La salle accueillera - dans un premier temps - des films provenant de ces quatre pays, ainsi que des coproductions européennes, réalisées avec leur participation. Elle programmera également lors d'événements ponctuels des films encore inédits en France. Ainsi elle sera un espace de rencontres interculturelles et donnera plus de visibilité à un cinéma relativement peu connu du public parisien, mais pourtant d'une importante portée culturelle. La salle proposera aux producteurs et aux distributeurs européens de présenter leurs films lors de screenings, à des professionnels français.

THE ARTS ARENA
THE AMERICAN UNIVERSITY OF PARIS

THE ARTS ARENA was founded in 2007 as a Paris-based American initiative for the visual and performing arts, film, and issues of culture and society. A nonprofit organization, it energizes connections both within the arts and between the arts and the worlds of business, economics, cultural policy, sciences, technology, and development. It is part of the research and intellectual resources of The American University of Paris, whose student body and faculty represent over 100 different nationalities.

DOOR STUDIOS

Maison des Associations 14

La Filmothèque du Quartier Latin

CITE nationale de l'histoire de l'immigration

eu2012.dk PRÉSIDENCE DANOISE DU CONSEIL DE L'UNION EUROPÉENNE 2012

РТС Радио Телевизија Србије

STUDIO DES URSULINES

AB

S ≈
OB 6
A 4

Clavis Films, société de production et de distribution de film a commencé son activité avec la production du film "L'Enclos" d'Armand Gatti (Prix de la critique de cinéma au Festival de Cannes en 1961). Aujourd'hui, elle édite en DVD et distribue en France les chefs d'oeuvres des grands cinéastes européens comme István Szabó, Miklós Jancsó, Béla Tarr, Márta Mészáros, Károly Makk, Zoltán Fábri, mais produit et coproduit également les oeuvres cinématographiques et audiovisuels français et européens.
www.clavisfilms.com

Education and Culture DG

LES TRAVAUX
PUBLICS
FÉDÉRATION
NATIONALE

LADRESSE
MUSÉE DE LA POSTE

CREDIT
COOPERATIF

l'entrepôt

LE
MUSÉE
DU MONT-
PARNAS-
SE

univers|ciné

kinoglaz.fr

Indépendant Film Télévision

If
TELEVISION

les cinémas du monde

La première et unique chaîne en Europe dédiée au cinémas du monde entier :

Un film d'un pays différent chaque soir 24h / 7j, en HD et son surround

Des histoires contemporaines, proches de la vie de gens
les visages, les couleurs, les paysages et la musique
du pays où se passe l'histoire

freebox www.iftelevision.com DARTY BOX

Le Moulin d'Andé - CÉCI

Centre des écritures cinématographiques

Partenaire du Festival
L'Europe autour de l'Europe

Ouverture
Dimanche 14 Mars
au Théâtre du Moulin d'Andé

Susciter,
soutenir
et
défendre
l'émergence
d'écritures
cinématographiques
exigeantes

Pour plus d'informations :
Tél. +33 (0)2 32 59 70 02
ceci@moulinande.asso.fr
www.moulinande.fr